



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

LIVRES CLASSIQUES

DE L'EMPIRE

DE LA CHINE.

LES
LIVRES CLASSIQUES
DE L'EMPIRE
DE LA CHINE,

RECUEILLIS
PAR LE PERE NOEL;

PRÉCÉDÉS

d'Observations sur l'origine, la nature & les
effets de la philosophie morale & politique
dans cet empire.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez DE BURE, BARROIS aîné & BARROIS jeune,
quai des Augustins.

M. DCC. LXX XIV.



AVANT-PROPOS.

CE livre est un recueil des entretiens de Confucius avec ses disciples ; des réponses qu'il fait aux rois , aux ministres & à des particuliers ; des résultats de ses méditations sur l'esprit & sur le cœur humain ; des réflexions que les événements , le temps ou les circonstances lui suggerent.

Les questions , les réponses , les réflexions ont pour objet le développement des principes de la morale , & pour fin la vertu.

On a vu dans la science des adultes & du juste milieu Confucius établissant les fondements de la mo-

Tome I.

A

2 AVANT-PROPOS.

rale & de la politique, s'élevant aux plus sublimes idées des vertus civiles & morales, apprenant aux Chinois qu'ils étoient tous destinés à ces vertus ; qu'elles n'étoient inaccessibles à aucune classe des citoyens, & que personne ne pouvoit être heureux qu'en les pratiquant.

Dans la science des adultes & du milieu immuable, le philosophe chinois s'élève pour ainsi dire dans le ciel pour y puiser les principes de la morale & de la politique qui doivent guider tous les êtres intelligents, diriger les hommes, gouverner les sociétés, conduire à la paix, & faire régner le bonheur sur la terre.

Dans le livre des sentences il descend de la spéculation sublime

de ces principes à leur application aux détails de la vie ; il applique ses maximes à la conduite ordinaire , comme à l'administration des états ; il modifie ses principes , les accommode aux circonstances , les approprie aux caractères , apprend à les appliquer , & prévient , par ces détails , les abus auxquels la généralité des principes peut donner lieu dans l'usage que l'on peut en faire avec des caractères différents & dans des circonstances différentes.

Outre ce que je viens de dire , le livre des sentences contient un tableau très fidele des mœurs & du gouvernement de la Chine au moment où le philosophe chinois explique sa doctrine à ses disciples : il offre le spectacle intéressant du

4 AVANT-PROPOS.

combat de la dépravation & de la vertu, de la lumière & de l'ignorance.

L'ignorance, l'erreur & le vice ont plus de sectateurs sans comparaison que la morale & la vertu n'ont de disciples; mais par-tout le malheur, le trouble & le désordre accompagnent le vice & l'ignorance; & en parcourant les différentes provinces de l'empire, Confucius forme par-tout des disciples qui découvrent aux rois & à leurs concitoyens les causes & les remèdes des maux qu'ils éprouvent : souvent haïs & persécutés, ils sont pourtant respectés, & conservent par-tout l'idée de la vertu & la connoissance de la nécessité d'en suivre les principes pour vivre heureusement &

AVANT-PROPOS. 9

pour régner paisiblement : par-tout ils montrent des hommes heureux par leurs vertus.

Ainsi le livre des sentences est à la fois un recueil de maximes & d'exemples qui prouvent la nécessité de la vertu pour être heureux, & la possibilité de la pratiquer.

Ici, comme dans tous les livres classiques & dans tous les ouvrages philosophiques des Chinois, la morale est jointe à la politique, parce que la philosophie chinoise envisage toujours l'homme comme un citoyen, & le citoyen comme le membre d'une famille au bonheur & à la conservation de laquelle il doit travailler sans cesse : devoir qu'il ne peut remplir s'il ne connoît pas les principes & les regles de l'ad-

6 AVANT-PROPOS.

ministration. La politique n'est donc point à la Chine une espèce de mystère ou d'art magique renfermé dans le cabinet du ministre, ou dans les bureaux des commis. C'est la science du gouvernement d'une grande famille, dont on croit que tous les enfants doivent être instruits.

Trois choses me paroissent caractériser le livre des sentences ; la simplicité , la profondeur , la généralité. Les moins intelligents peuvent le comprendre ; les plus habiles, en le méditant, y découvriront des vérités qu'ils ne connoissoient pas : & chacune des maximes tient presque toujours aux grands principes de la morale ; ce qui les rend intéressantes pour tous les hommes , sous quelque climat & sous quelque gouvernement qu'ils vivent.

Ces maximes portent l'empreinte de l'ame de Confucius : par-tout il est fin & délicat sans affectation & sans prétention ; sublime sans orgueil & sans enflure ; ferme & inébranlable sans opiniâtreté & sans faste ; exact & même sévère sans pédantisme & sans dureté ; humain & indulgent sans foiblesse & sans relâchement ; enfin il joint par-tout la lumière au sentiment , & n'éclaire jamais l'esprit sans toucher le cœur.

On a partagé cet ouvrage en vingt articles , dont les sujets ne sont point liés entre eux. Cette division paroît n'avoir pour objet que de procurer au lecteur des especes de repos.

Le pere Noel a cependant donné des especes d'analyses ou d'argu-

8 AVANT-PROPOS.

ments de chacun de ces articles ,
que je mettrai dans ma traduction ,
mais qui ne font point partie de
l'ouvrage.



LE LIVRE

DES SENTENCES.

ARTICLE PREMIER.

*Du caractère du sage , de ses vertus ,
de ses devoirs , soit dans la vie
privée , soit en public.*

1. **C**ELUI qui non content d'imiter les actions des anciens sages les accompagne pour ainsi dire dans la carrière de la vertu , & s'exerce avec eux pour y avancer tous les jours , n'éprouve-t-il pas sans cesse de nouveaux plaisirs ?

2. N'accroît-il pas à chaque instant la somme de son bonheur ? Son cœur n'éprouve-t-il pas la plus délicieuse satisfaction s'il voit arriver des provinces éloignées des hommes qui veulent écouter ses préceptes & marcher avec lui dans le chemin de la perfection ?

3. N'est-il pas véritablement sage, si, bornant tous ses vœux à ces objets, il n'aspire ni à la célébrité ni à la réputation, & voit sans chagrin, sans colere, sans misanthropie, qu'il est oublié ou ignoré des hommes ?

4. Yen-Tsu, disciple de Confucius, disoit : Il est bien difficile de trouver parmi ceux qui remplissent les devoirs de la piété filiale & de la subordination fraternelle des hom-

mes qui se plaisent à offenser leurs supérieurs ; mais parmi ceux qui aiment à offenser leurs supérieurs , vous n'en trouverez aucun qui n'aime à exciter des troubles.

5. Le sage ne perd jamais de vue le principe fondamental pour bien vivre , parceque de ce principe découle naturellement l'honnêteté de toutes les actions de la vie : le respect du fils envers son pere , & du frere cadet envers son frere aîné , ne sont-ils donc pas réellement le principe de toute piété ?

6. Examinez les flatteurs , & je doute que vous en trouviez qui soient pieux.

7. Lorsque j'ai voulu rendre service à un autre , n'ai-je rien négligé pour réussir ? ai-je été sincere avec

mes amis & dans la société ? ai-je pratiqué la droiture de mon maître ? Voilà trois objets sur lesquels je m'examine sévèrement, disoit Tsum - Tsu , disciple de Confucius.

8. Pour bien gouverner un royaume de cent stades , il faut , selon Confucius , un roi vigilant , vrai , économe , qui aime son peuple , & qui n'exige du travail des laboureurs qu'avec la plus grande prudence , c'est-à-dire dans l'hiver , & dans les temps où la terre ne demande pas leurs soins.

9. Confucius disoit souvent : Que les enfants & les freres cadets respectent leurs parents dans la maison & leurs supérieurs au dehors : qu'ils soient diligents dans leurs ac-

tions & vrais dans leurs discours : qu'ils aient pour tous les hommes une bienveillance commune , & pour les bons une affection particulière. Si après avoir rempli tous ces devoirs il leur reste du loisir , qu'ils l'emploient à lire le livre des poésies & celui des annales de l'empire , à apprendre les rites & la musique , à tirer de l'arc , à conduire un char , à écrire , à s'instruire dans l'art de compter.

10. Tsui-Hia , disciple de Confucius , disoit : Si un homme aime la sagesse des sages autant que la beauté des beaux objets ; s'il n'oublie rien pour remplir les devoirs de la piété filiale ; s'il s'expose sans crainte à la mort pour obéir au roi ; s'il est fidele & vrai dans le com-

merce & envers ses amis ; on me diroit en vain qu'il n'a point étudié les lettres, je ne le mettrai pas moins au nombre des lettrés.

11. Un disciple de la sagesse qui n'aime pas la gravité des mœurs ne tarde pas à négliger la modestie, sans laquelle il ne peut aspirer constamment à la sagesse.

12. La décence & la modestie ne suffisent pas pour former un vrai disciple de la sagesse ; il faut qu'il ait un amour dominant pour la candeur & pour la vérité.

13. Ensuite il faut qu'il ne forme point de liaison & de société particulière qu'avec ses supérieurs ou ses égaux.

14. Enfin, comme on ne peut vivre sans commettre des fautes, il

faut qu'il ne se lasse point de travailler à se corriger.

15. Tsum-Tsu, disciple de Confucius, disoit : Si un prince rend avec le respect convenable les devoirs funebres à ses parents ; si leur souvenir lui est cher, & qu'il s'acquitte long-temps des devoirs que l'usage a prescrits dans les différentes saisons pour eux, le peuple imitera son exemple, & remplira avec générosité des devoirs auxquels il ne satisfaisoit qu'avec parcimonie.

16. Tsu-Kin, disciple de Confucius, disoit un jour à Tsu-Kum son condisciple : Notre maître, en parcourant les différents royaumes, s'est sans doute instruit de leur gouvernement : a-t-il acquis ces connoissances par les questions qu'il a fai-

tes aux habitants, ou les rois mêmes les lui ont-ils communiquées de leur propre mouvement ?

17. Tfu-Kum lui répondit : La douceur, la candeur, la modération, la modestie de notre maître lui ont procuré des connoissances sans qu'il ait eu besoin de faire des informations ou des questions : les souverains, charmés de ses belles qualités, s'empressoient, pour leur propre instruction, de lui communiquer les principes de leur administration. Confucius, comme vous le voyez, avoit pris pour s'instruire un moyen tout différent de celui que les hommes ordinaires emploient.

18. Confucius disoit un jour à ses disciples : Voulez-vous connoître si

un homme a les vertus d'un fils ? voyez à quoi il vise pendant la vie de son pere , & ce qu'il fait à sa mort. Si après la mort de son pere il vit comme lui pendant trois ans, foyez sûr qu'il est attaché aux devoirs de la piété filiale.

19. Selon Yu-Tsu , disciple de Confucius , l'air naturel & aisé est ce qu'il y a de plus essentiel dans l'observation des rites & des civilités , & c'est en cela que l'on admire avec raison les regles & les loix des anciens empereurs pour leur observation , parceque dans tout ce qu'ils ont prescrit à cet égard pour les plus grandes comme pour les plus petites choses , ils ont pris la nature pour guide. Telle étoit l'idée que Yu-Tsu se faisoit des rites.

20. Mais il ne faut pas croire que parceque la beauté des rites consiste dans le naturel, il ne faille s'appliquer qu'à faire d'un air aisé & naturel ce que l'on fait, sans s'astreindre aux loix mêmes de l'honnêteté & des rites: ce seroit un excès & un désordre.

21. Yu-Tsu répétoit souvent ces trois maximes : Celui qui promet une chose juste , peut être fidele à ses promesses : celui qui révere les autres conformément aux loix de l'urbanité, peut se répondre de n'avoir jamais un juste sujet de rougir : celui qui choisit ses amis & ses protecteurs parmi les hommes de bien , peut, dans l'occasion , compter sur leur amitié & sur leur protection.

22. Voulez-vous savoir à quels traits on peut reconnoître un véritable disciple de la sagesse ? disoit Confucius ; c'est celui qui ne fait dépendre son bonheur ni de la délicatesse & de la somptuosité de sa table, ni de l'élégance & de la commodité de son habitation , qui se conduit habilement dans les affaires , qui est réservé dans ses discours , & qui recherche avec ardeur la société des sages.

23. Tfu-Kum disoit à Confucius son maître : Que pensez-vous d'un pauvre qui ne flatte point , & d'un riche sans faste ?

J'en pense, répondit Confucius, qu'un pauvre serein dans la misère est beaucoup au-dessus du premier, & le riche équitable beaucoup au-dessus du second.

24. Ne seroit-ce point , reprit Tfu-Su, ce que veut dire le livre des poésies dans l'ode où l'on fit : « L'ouvrier qui travaille l'ivoire le coupe d'abord avec la scie , & le polit ensuite avec le rabot , comme le lapidaire taille la pierre avec le poinçon & la polit avec la pierre ponce. »

25. Mon cher Tfu - Su , reprit Confucius , vous avez parfaitement saisi ma pensée & prévenu ce que j'allois vous dire : vous pouvez maintenant expliquer le livre des poésies.

26. Le véritable disciple de la sagesse est fâché de ne pas connoître les hommes , & non pas de n'en être pas connu.

ARTICLE II.

Devoirs d'un prince qui veut bien gouverner, & d'un fils envers ses parents.

1. POUR qu'un prince gouverne bien ses peuples, il faut que l'éclat de ses vertus les guide, qu'il devienne leur modele, & qu'il soit dans l'état ce qu'est dans le ciel l'étoile polaire, qui, quoiqu'immobile, semble diriger la révolution des autres étoiles.

2. Le livre des poésies renferme plus de trois cents articles, dont le sens pourroit se réduire à cette maxime : « Ne permettez à votre esprit de penser rien de mal ou de deshonnête. »

3. Si le prince veut conduire ses peuples uniquement par des ordonnances & les contenir par les châtimens, ils sauront éviter le châtimens, mais ils ne sauront pas rougir du vice.

4. Au contraire, si le prince conduit les peuples par l'exemple de ses vertus, & les contient par la force de l'honnêteté, ils sauront rougir du vice & acquérir des vertus.

5. Dans sa vieillesse, Confucius disoit : J'avois à peine atteint l'âge de quinze ans que je me pressai de suivre la profession des sciences & de la sagesse ; à l'âge de trente ans je m'y étois livré entièrement, & rien au monde n'étoit capable de m'en détacher ; à quarante ans j'avois approfondi les principes de la

morale , & je cherchois avec facilité les causes des phénomènes de la nature ; à cinquante ans je compris la loi du ciel & l'admirable harmonie qui y regne ; à soixante ans je m'étois tellement rendu familiers les principes de la morale , & j'en saisissois si facilement les conséquences , que l'intelligence de tout ce que l'on me disoit relativement à cet objet ne me coûtoit aucune application ; enfin à soixante & dix ans je ne suivois que le penchant ou l'impulsion de mon cœur , & je ne m'écartois presque jamais des loix de l'honnêteté.

6. Mem-Y-Tsu demanda à Confucius quelle étoit la manière de bien remplir ses devoirs envers ses parents : Ne transgressez point les loix , répondit Confucius.

7. Fan-Chi, qui ne comprenoit pas bien le sens de la réponse, demanda à Confucius ce qu'il entendoit en disant *ne violez point les regles.*

8. Le voici, répondit Confucius : Tant que vos parents vivent , il faut les servir selon que les rites le prescrivent ; lorsqu'ils sont morts , il faut leur faire des funérailles conformes aux rites ; & lorsqu'ils sont dans le tombeau , il faut leur rendre tous les ans les honneurs que les rites prescrivent. Voilà ce que j'entendois lorsque j'ai répondu à Mem-Y-Tsu que la maniere de bien honorer ses parents se réduisoit à cette maxime , *ne violez point les loix ;* & je lui ai fait cette réponse , parceque , quoique Mem-Y-Tsu ne soit

que premier ministre, sa famille suivoit les rites prescrits pour les rois.

9. Le fils de ce même premier ministre demanda un jour à Confucius comment il falloit honorer ses parents.

Les parents, répondit Confucius, sont dans des inquiétudes continuelles sur la santé de leurs enfants. Veillez donc à votre propre conservation, & ne portez d'atteinte à votre santé ni par les excès, ni par les vices, ni par les querelles, de peur d'augmenter les craintes & les inquiétudes de vos parents.

10. Tsi-Yen, disciple de Confucius, demandoit un jour quels étoient les enfants qui honoroient véritablement leurs parents.

LE LIVRE

d'hui, répondit Confucius que ceux qui les nourrissent ceux qui les honorent mais ces mêmes enfants et aussi des chiens & des chats s'ils ne rendent point les mêmes services extérieurs qu'ils doivent à leurs parents ; si leur cœur n'est rempli du respect que ces hommes leur témoignent, quelle différence y aura-t-il entre le sort des parents et celui des chiens & des chats ?

Le disciple Tsu-Hia demanda à Confucius comment un fils doit honorer ses parents.

Confucius lui répondit : Avoir une conscience sereine dans tout ce que l'on fait pour ses parents, est, ce qui est le plus essentiel & le

plus difficile des devoirs. Un fils ou un frere cadet peut travailler pour son pere & pour son frere aîné ; il peut , s'il est riche , les traiter magnifiquement & somptueusement : mais pensez-vous que cela suffise pour le mettre au nombre de ceux qui honorent véritablement leurs parents ?

On peut , dit le commentateur , feindre ce zele & cet amour ; mais on ne peut feindre la sérénité de sa physionomie , & c'est pour cela qu'elle est le plus difficile dans l'accomplissement des devoirs envers les parents.

12. Je m'entretiens souvent des jours entiers avec mon disciple Yen-Hoï sur ce qui concerne les regles & les principes de la sagesse ; il sem-

ble m'écouter stupidement , & ne me fait pas la moindre question ni la moindre difficulté : je l'examine secrètement lorsqu'il me quitte ; je vois qu'il pratique parfaitement tout ce que je lui ai enseigné ; & je dis en moi-même , mon disciple Yen-Hoï n'est certainement ni stupide ni ignorant.

13. Voulez-vous savoir si un homme est sage ou non ? voyez ce qu'il fait ; s'il fait mal , le voilà jugé , vous savez ce qu'il est ; s'il fait bien , examinez pour quelle fin il le fait ; tâchez ensuite de découvrir ce qu'il aime & ce qui lui plaît : croyez-vous qu'en l'examinant ainsi il puisse se cacher & n'être pas connu , quel qu'il soit ?

14. Celui qui après avoir appris

une science s'en occupe continuellement , & y fait sans cesse de nouveaux progrès, peut l'enseigner avec gloire & avec succès.

15. Le sage n'est point comme un vase qui n'a qu'une utilité & qui n'est que de peu d'usage.

16. Tsum-Kum disoit à Confucius son maître : Que faut-il qu'un homme qui aspire à la sagesse fasse pour y arriver ?

Qu'il commence par faire ce qu'il veut dire , & qu'il ne se permette de parler qu'après avoir agi.

Confucius fit cette réponse à Tsum-Kum , parcequ'il étoit un discoureur qui étaloit fastueusement de belles maximes qu'il ne suivoit pas.

17. L'amour du sage pour les

hommes est universel , & non circonscrit ou particulier : celui de l'insensé est toujours particulier & jamais général.

18. Celui qui ne s'efforce pas d'approfondir ce qu'il a appris, reste toujours ignorant ; & celui qui ne pratique pas ce qu'il a approfondi , est toujours inquiet & perplexe.

19. Ceux qui entreprennent de fonder des sectes vicieuses & corruptrices , se préparent bien des maux.

L'interprete prétend qu'il faut entendre par ces sectes corruptrices celle de certains dogmatistes anciens, tels que Tam-Chu & Mé-Tié, les sectes modernes des bonzes Ho-Kam & Tao-Lu ; il ne veut pas que l'on enseigne d'autre doctrine

que celle que l'on a reçue des anciens sages , qui n'a pour objet que de rétablir l'empire de la droiteraison , la droiture du cœur & l'honnêteté des mœurs.

Les principes de cette doctrine se réduisent aux devoirs réciproques du prince & du sujet , du pere & du fils , du mari & de la femme , du plus âgé & du plus jeune , de l'ami envers son ami.

Les vertus qu'elle inspire sont la piété , l'équité , l'honnêteté , la prudence & la vérité.

Ses disciples sont les lettrés , les laboureurs , les artisans , les marchands.

Ses moyens sont les rites , la musique , les loix , les punitions.

Son utilité est de régler les mœurs

de chacun de ses disciples, de former des hommes capables de gouverner les autres, de faire régner la paix entre les peuples, & de conserver la patrie.

20. Mon cher Tfu-Lu, disoit Confucius, voulez-vous que je vous apprenne le véritable art de savoir ? faites voir que vous savez ce que vous savez, & que vous ne savez pas ce que vous ne savez pas. Voilà ce que j'appelle savoir véritablement.

Confucius parloit ainsi à Tfu-Lu, parcequ'il prétendoit quelquefois faire voir qu'il savoit & qu'en effet il ne savoit pas.

21. Tfu-Cham fréquentoit l'école de Confucius pour se mettre en état de parvenir aux dignités, & voici

les principes que lui donnoit son maître.

21. Écoutez beaucoup, & rejetez tout ce qui est douteux ; ne parlez du reste qu'avec prudence ; par ce moyen vous vous tromperez peu : examinez beaucoup, évitez & écartez tout ce qui est dangereux ; faites avec exactitude tout ce que vous vous permettrez , ou que vous devrez faire ; par ce moyen vous aurez peu de sujets de vous repentir : or celui qui se reproche peu d'erreurs dans ses discours & peu de fautes dans sa conduite, est dans la route qui conduit aux dignités.

23. Ngai-Kum, roi de Lu, demandoit un jour à Confucius ce qu'un roi devoit faire pour avoir des peuples soumis & fideles.

Le voici , répondit Confucius : Qu'il élève aux charges les hommes justes & droits; qu'il écarte de tout office les hommes pervers; & bientôt les peuples seront soumis & fidèles : mais qu'il n'attende ni soumission ni fidélité de ses peuples s'il élève aux charges des hommes pervers , & s'il en éloigne les hommes justes & honnêtes.

24. Ki-Kam, premier ministre du royaume de Lu , dit à Confucius : Le prince voudroit que ses peuples eussent pour lui le respect & la vénération qu'ils lui doivent ; que chacun dans sa place & dans son état remplît ses devoirs , & que tous s'excitassent & s'encourageassent réciproquement à la vertu : par quels moyens peut-il produire cet heureux effet ?

Qu'il gouverne ses peuples avec une gravité modeste, répondit Confucius, & bientôt les peuples auront pour lui la vénération & le respect qui lui sont dus : qu'il honore & qu'il respecte ses parents ; qu'il soit compatissant & miséricordieux pour tous, & les peuples rempliront exactement leurs devoirs : qu'il élève aux dignités les hommes de bien ; qu'il écarte les méchants, & il verra bientôt dans son peuple une émulation vive & générale pour la vertu.

25. Un quidam disoit à Confucius : Maître, pourquoi ne remplissez-vous pas quelque charge ? pourquoi n'entrez-vous pas dans l'administration ?

26. Confucius lui dit : Avez-vous

lu ce que le Chu-king dit du devoir des enfants envers leurs parents ? L'empereur Chin - Vam , après la mort de Chen-Kum son oncle paternel & son premier ministre , manda Kium-Chin , homme d'une grande sagesse , & lui parla ainsi :
« Je connois combien vous rem-
« plissez fidèlement tous vos de-
« voirs envers vos parents ; com-
« ment , par le moyen de votre pié-
« té filiale & de votre bienveillance
« envers vos freres , vous avez éta-
« bli un bon gouvernement dans
« votre maison ; je juge que vous
« êtes très capable de traiter les af-
« faires publiques , & de présider à
« l'administration de l'empire ».
(Chu-king , t. 6 , c. Kium-Chin.)

Voilà , ajouta Confucius , ce que

dit le Chu-king. Si donc c'est une vraie administration que de remplir les devoirs de la piété filiale & de la tendresse fraternelle, qu'ai-je besoin, je vous prie, d'une charge pour exercer un ministère?

27. Confucius disoit: Je ne fais à quoi peut être bon un homme qui n'aime ni ne connoît la vérité: car si un grand char n'a pas de timon pour y attacher les bœufs, ni un petit char une traverse pour tenir les chevaux unis, comment pourra-t-on s'en servir pour se transporter?

28. T'su-Cham demandoit à Confucius si on pouvoit prévoir ce qui devoit arriver dans les dix regnes suivans.

29. Pour savoir ce qui arrivera,

Tome I.

D

lui dit Confucius, voyez ce qui est arrivé.

La famille des Hia régna plus de quatre cents ans ; la famille des Yu lui succéda, & se conforma entièrement à la première pour les rites & les loix fondamentales de l'empire sans y rien changer. On peut savoir les petits changements qu'elle fit dans quelques statuts particuliers, ou par rapport à quelques coutumes, telles que celles qui concernent la manière de se vêtir, ou le commencement de l'année.

La famille des Yu fut remplacée par la famille des Cheu, qui se conforma à la famille des Yu pour les rites & pour les loix fondamentales de l'empire, sans y rien changer.

On fait aussi les changements qu'elle fit par rapport aux réglemens particuliers , ou à quelques coutumes. Si une autre dynastie succede à celle sous laquelle nous vivons, on peut , par le passé , juger de ce qui arrivera , non seulement dans dix , mais encore dans cent dynasties.

30. Celui qui fait un sacrifice à quelque esprit lorsqu'il n'y est pas obligé , ne veut pas honorer l'esprit , mais le flatter & l'aduler.

31. Ne pas faire ce que l'on reconnoît juste , c'est être sans force.

ARTICLE III.

Des rites concernant le culte des parents morts , du culte des esprits , des loix impériales , de la musique.

I. DANS l'antiquité on avoit prescrit pour chaque condition le nombre des danses & des danseurs; huit danses pour l'empereur, & huit personnes pour chaque danse, par conséquent soixante & quatre personnes en tout; six danses pour les rois du premier ordre, & six personnes pour chaque danse; pour les princes & pour les ministres quatre danses & quatre danseurs à chaque danse; deux danses pour les lettrés, & deux danseurs pour chaque danse;

on ne leur permettoit même que de battre le tambour & de pincer la guitare.

2. Aujourd'hui parceque le prince Chin-Kum , aïeul de l'empereur Chim-Vam , avoit rendu de grands services à l'empire , l'empereur Chim-Vam permit que les rois du royaume de Lu rendissent au prince Chin-Kum , fondateur du royaume de Lu , les honneurs funebres comme on les rend aux empereurs.

Dans la suite les rois de Lu , par un abus condamnable , ont rendu à leurs autres ancêtres les honneurs funéraires comme au fondateur du royaume.

Le ministre Ki , qui descendoit d'un roi de Lu , a rendu les honneurs funebres à ses parents selon

les rites prescrits par les emperetits.

Confucius , indigné de l'orgueil du ministre Ki , disoit : Ce monsieur Ki , quoiqu'il n'ait que le titre de gouverneur , cependant lorsqu'il rend à ses ancêtres les honneurs accoutumés , il se permet huit danses & huit danseurs à chaque danse : ce qui est contraire aux rites. Si l'on tolere cette violation des rites , que l'on me dise quelle est la faute ou l'abus que l'on ne doit pas pardonner.

Il condamnoit avec la même sévérité trois familles qui , parcequ'elles descendoient des rois , faisoient chanter dans les cérémonies des ancêtres une ode que l'on chantoit pour les ancêtres des empereurs , & qui disoit que les rois &

les princes étoient venus de toutes les parties de la Chine pour assister aux cérémonies des ancêtres de l'empereur.

Comment , disoit Confucius , peut-on chanter cette ode dans une salle où il n'y a point de rois , mais seulement un gouverneur & un sous-gouverneur ?

3. A quoi servent la musique & les rites pour honorer les autres , lorsque celui qui les pratique est sans piété ?

4. Un habitant du royaume de Lu , à la vue du luxe & du faste qui régnoit dans les cérémonies & dans les devoirs de l'urbanité , soupçonnoit que l'on s'étoit écarté de l'institution primitive , & demanda à Confucius en quoi consistoit vérita-

blement la nature , l'esprit , l'objet des rites & des civilités.

Vous me faites une question importante, répondit Confucius. On peut distinguer dans les rites & dans les civilités la matiere & la forme : par exemple , dans l'antiquité on ne servoit sur la table qu'un seul plat & une seule urne de vin ; voilà ce que j'appelle la matiere : dans la suite les empereurs trouvant cette maniere de vivre trop simple , ils ont fait servir plusieurs plats & différents mets , ils ont multiplié les révérences , & voilà ce que l'on appelle la forme ou la décence extérieure.

On a fait les mêmes changements dans les funérailles & dans les devoirs que l'on rend aux morts.

Autrefois tous ces devoirs consistoient dans un deuil intérieur & dans des larmes sinceres : dans la suite on a imaginé des habits de deuil & certaines manieres de pleurer, de danser, &c. La vraie nature des rites consiste dans ces deux choses ; mais à mesure que les mœurs se sont dépravées, on s'est dispensé de l'intérieur, & l'on s'est contenté de l'extérieur : quant à moi, j'estime beaucoup plus une sage économie dans les repas pour les morts qu'une folle prodigalité ; & la douleur intérieure que l'on ressent à la mort d'un parent, que l'appareil du deuil que l'on étale.

5. Hélas ! le gouvernement des étrangers me paroît préférable à la confusion que je vois aujourd'hui

dans les rites & dans les dignités.

Les seuls rois pouvoient offrir le culte cy aux montagnes.

6. Tay-Kam est une des cinq plus hautes montagnes de la Chine, située dans la province des Kam-Tum. Ki-Sum, premier ministre du royaume de Lu, vouloit offrir le sacrifice cy à l'esprit de cette montagne. Or les rois seuls pouvoient offrir ce sacrifice, & ne pouvoient l'offrir qu'aux esprits des montagnes situées dans leurs royaumes. Confucius trouvoit donc le projet du ministre Ki contraire aux regles, & vouloit engager Hen-Kien, sous-ministre de Ki-Sum, à ne pas offrir ce sacrifice ; mais le sous-ministre s'en excusa, disant que Ki-Sum étoit opiniâtrément & irrévocable-

ment déterminé à l'offrir. Que cet entêtement est déplorable ! dit Confucius. Ki-Sum pense-t-il que l'esprit de la montagne Tay-Kan est moins pénétrant que Lia-Fan qui savoit bien les rites ? Peut-il se persuader qu'il agréera un culte offert par l'adulation ?

7. Il n'y a ni rixes ni altercations entre les sages : si cependant vous voulez voir entre eux une apparence d'altercation , allez les voir dans l'exercice du javelot. Chacun d'eux engage son compagnon à monter sur l'estrade d'où l'on lance le javelot ; & après lui avoir proposé trois fois inutilement de monter , ils montent deux à deux : ils redescendent de même ; & lorsqu'ils sont descendus , les vainqueurs saluent

les autres, les engagent à recommencer ; & un verre de vin que les vainqueurs versent aux vaincus est tout le prix de la victoire, & la seule mortification de ne l'avoir pas remportée. Voilà, disoit Confucius, quelles sont les altercations & les querelles des sages.

8. Tfu-Hiu demandoit à Confucius comment on expliquoit une strophe du livre des poésies, qui dit : « Un rire gracieux sur une
« bouche aimable, une belle couleur dans des yeux brillants, quel
« riche sujet pour la peinture ! »

9. Pour faire une belle peinture, répondit Confucius, il faut que la matière existe, & qu'elle soit susceptible d'être peinte.

10. Cela ne signifie - t - il pas,

ajouta Tfu-Hiu, que les devoirs extérieurs des rites & des urbanités présupposent la droiture intérieure du cœur ?

C'est cela même, répondit Confucius, mon cher Tfu-Hiu ; vous pouvez maintenant expliquer les sens cachés du livre des poésies.

11. Confucius souhaitoit ardemment que l'on prît pour modele les loix & le gouvernement de la dynastie des Hia, des Yu & des Cheu, fondées par Yu, par Chun-Tam, & par Ven-Vam & Vu-Vam. Je pourrois, disoit-il, rapporter facilement une grande partie des loix & des rites de la dynastie des Hia ; mais le témoignage de Ki, où les descendants de cette dynastie regnent, ne suffit pas pour prouver la vérité de

ce que je dirois aux hommes de notre temps. Je fais aussi une grande partie des loix & des rites de la dynastie des Yu ; mais pour que les hommes d'aujourd'hui & la postérité ajoutent foi à ce que je dirois, il faudroit le témoignage du royaume de Sun où la postérité d'Yu regne encore : mais comme les annales de ces premiers rites & de ces premières loix ne subsistent plus, & que les livres des anciens sages ministres n'y subsistent plus, ou sont oubliés & défigurés, ils ne sont pas suffisants pour persuader la vérité & l'authenticité de ces loix ; car si tels qu'ils sont ils suffisoient, je pourrois étayer ma doctrine de leur témoignage.

12. Autrefois les empereurs de la

DES SENTENCES. § I

Chine , pour conserver éternellement la mémoire du fondateur de leur famille , & pour lui rendre à jamais les devoirs de la piété filiale , faisoient élever une salle des ancêtres , dans laquelle tous les cinq ans ils rendoient avec la plus grande solennité le culte prescrit par les rites au fondateur de leur maison. Au milieu de la salle étoit un siege vuide ; à l'opposite au midi étoit la table de bois du fondateur , sur laquelle son nom étoit écrit. Cette cérémonie ou ce culte se nommoit *li* , & il n'étoit permis qu'aux empereurs de le rendre à leurs ancêtres.

L'empereur Chim-Vam permit cependant aux rois de Lu de rendre ce culte à Chen-Kum comme fon-

dateur de leur maison , & à Ven-Vam comme à un de leurs anciens empereurs. Dans la suite ils suivoient ce rit dans le culte qu'ils rendoient à tous leurs parents morts, quoique cette faveur ne leur eût été accordée que pour Chen-Kum.

Confucius désapprouvoit cet abus , & disoit : Je me trouve comme les autres tous les cinq ans à cette cérémonie , & elle offre un spectacle intéressant par l'ordre qui y regne & par le respect de tous les assistants, jusqu'aux neuf offrandes ou aux neuf effusions du vin aromatique ; mais la négligence & le désordre avec lequel tout le reste se fait, me déplaît beaucoup.

13. Un particulier pria Confucius de lui expliquer les rites de cette

cérémonie : mais comme elle étoit le témoignage le plus auguste de la reconnaissance des descendants pour leurs ancêtres , de manière que les rites ne la permettoient qu'aux empereurs , les rois de Lu , en la pratiquant , violoient les rites ; Confucius , persuadé qu'il devoit jeter un voile sur la faute de ses rois , dit qu'il ne pouvoit satisfaire à la question qu'on lui faisoit , & que celui qui pourroit expliquer profondément cette cérémonie , pourroit gouverner tout l'empire aussi facilement qu'il regarderoit sa main.

14. Lorsque Confucius rendoit ses devoirs à ses ancêtres , ou son culte aux esprits, il étoit pénétré du même respect que s'il les avoit vus de ses yeux ; & il avoit coutume de

dire : Lorsque je charge un autre de remplir ces devoirs , il me semble que je n'y ai pas satisfait.

15. L'esprit du foyer, dit l'interprete chinois, est un des cinq esprits de la maison auxquels on rend le culte cy, & c'étoit dans l'été qu'on s'en acquittoit. Et voici en quoi consistoit le culte de ces cinq esprits : Premièrement on le rendoit dans le lieu de la maison consacré à l'esprit, devant une tablette ou un morceau de papier sur lequel étoit écrit le nom de l'esprit : par exemple , si on rendoit ce culte à l'esprit du foyer , on le lui rendoit dans la cuisine à l'embouchure du four & devant son nom ; ensuite on plaçoit à l'angle de la chambre un enfant revêtu d'un habit de théâtre , auquel on

offroit les mets que l'on avoit déjà offerts à l'esprit du foyer. Quoique l'esprit de la chambre fût regardé comme supérieur en dignité, cependant l'autre paroïsoit plus utile, & c'étoit pour cela que l'on comparoit le roi à l'esprit de la chambre & les ministres à l'esprit du foyer : ce qui avoit donné lieu à un proverbe, *il vaut mieux servir ou flatter l'esprit du foyer que l'esprit de l'angle de la chambre.*

- Vam-Sun-Kia, premier ministre du royaume de Guéi, croyant que Confucius s'y étoit rendu pour y obtenir une charge, lui dit en plaisantant : *Il vaut mieux servir ou flatter l'esprit du foyer que l'esprit de l'angle de la chambre.*

16. Non, lui dit Confucius qui

avoit senti la raillerie; il n'y a que le ciel qui soit au-dessus de tout par la majesté & par le respect. Si vous parlez contre le ciel, aucun intercesseur ne peut vous garantir de la peine que vous avez méritée, & vous invoquerez aussi inutilement l'esprit du foyer que l'esprit de l'angle de la chambre

17. Les trois premiers empereurs de la dynastie de Cheu examinerent ce qu'il y avoit de défectueux dans les loix ou dans les rites sous la dynastie des Hia & des Vam, & formerent le plus beau plan de gouvernement possible. Voilà pourquoi j'ai pour leur gouvernement un si profond respect, disoit Confucius.

18. Confucius étant entré avec les ministres dans la salle des ancêtres

du prince Chen-Kum , & voyant beaucoup de vases précieux , de coupes d'or , &c. demandoit quel étoit l'usage de chacun & le nom de celui qui les avoit faits. Comment peut-on dire que Confucius fait les rites ? dit un particulier qui l'écoutoit.

La vraie science des rites consiste à ne les pas violer, répliqua Confucius.

19. Lorsqu'on s'exerçoit à lancer le javelot , on mettoit pour but la peau de différentes bêtes féroces, selon la qualité des personnes ; pour l'empereur c'étoit une peau d'ours ; pour les rois, celle d'un cerf ; pour les gouverneurs, celle d'un tigre ; pour les lettrés , la peau d'un sanglier. Pour tirer , l'empereur se plaçoit à

cent vingt pas, le roi à quatre-vingt-dix, le ministre ou le gouverneur à soixante & dix, les lettrés à cinquante, afin de marquer les différents degrés de puissance ou de juridiction.

Confucius, faisant allusion à cet usage, disoit : Dans les loix que le livre des rites prescrit pour l'exercice du javelot, il est dit : L'art de lancer le javelot ne consiste pas à percer la peau, mais à toucher au but. Telles étoient les loix de l'exercice du javelot lorsqu'on estimoit plus l'adresse que la force.

20. Dans les premiers temps, vers le solstice de l'hiver, l'empereur distribuoit le calendrier de l'année qui alloit commencer à tous les rois, qui le plaçoient dans la salle de leurs an-

cêtres; & le premier jour de chaque mois ils alloient leur rendre leurs hommages en leur offrant une chevre ou un mouton. Depuis longtemps les rois de Lu ne rendoient plus cet hommage; & cependant il y avoit un mandarin chargé de tenir prêt une chevre ou un mouton pour le premier de chaque mois.

Tsu-Kum vouloit que l'on retranchât les frais de la nourriture de la chevre & du mouton qui n'étoient jamais offerts.

21. Mon cher, lui dit Confucius, vous êtes fâché de voir une dépense inutile, & moi de la négligence qui la rend inutile. On ne présente ni la chevre ni le mouton; mais tant qu'on les nourrira, on conservera le souvenir du devoir auquel ils étoient destinés.

22. Lorsque je suis au service d'un prince , je donne toute mon application à remplir les devoirs de l'urbanité, quoiqu'il y ait peut-être des gens qui croiront que je cherche à flatter le prince & à capter sa bienveillance.

23. Tim-Kum , roi de Lu , demandoit un jour à Confucius comment on pouvoit engager un ministre à bien servir son prince.

Confucius répondit : Que le prince commande à ses ministres avec humanité , & que le ministre exécute avec fidélité.

24. Le mode de la musique de l'ode *quam in* me paroît très beau ; il est réjouissant sans être lascif , & tendre sans être lugubre : il est par conséquent très propre à récréer & à toucher.

25. Autrefois il y avoit dans l'enceinte de la maison des ancêtres des empereurs un carré de terre de cinquante coudées ; cette enceinte n'étoit que de vingt-cinq pour la maison des ancêtres des rois. Sur ce carré on plantoit une allée d'arbres : ce carré étoit formé par quatre murs de différentes couleurs ; le mur oriental étoit bleu ; celui du couchant étoit blanc ; celui du midi jaune , & celui du septentrion noir. On avoit coutume d'offrir des sacrifices dans cet espace à l'esprit du canton & des fruits.

Ngai - Kum , roi de Lu , ayant demandé à Tsay-Ngo ce que signifioit ce sacrifice que les empereurs & les rois offroient tous les ans à l'esprit du pays & des biens de la

terre, Tsay-Ngo répondit : Les anciens empereurs avoient planté différentes especes d'arbres ; sous les Hia il étoit planté de pins , de cyprès ; sous les Lu , & aujourd'hui sous les Cheu , il est planté de châtaigniers , à ce qu'on dit , pour imprimer de la terreur au peuple.

Il étoit cependant vrai qu'en plantant ces arbres on ne s'étoit proposé que d'orner cette place. Aussi la réponse de Tsay-Ngo n'étoit pas juste.

26. Confucius , surpris de la réponse qu'il avoit faite , en fut mécontent , & lui dit : Vous avez certainement fait une réponse admirable ; mais comme c'est une chose faite , je ne vous en dirai rien ; comme elle a produit son effet , je ne vous

donnerai point d'avertissement; enfin comme c'est une chose passée, je ne vous reprocherai point votre faute.

27. Dans le temps que l'empire étoit troublé par des guerres & des dissensions, Vam-Kum, roi de Cy, entreprit de soutenir l'autorité de la famille impériale, & d'engager par persuasion, ou d'obliger par force, tous les autres rois à rentrer dans leur devoir. Il réussit, & il dut en grande partie son succès aux conseils, aux peines & à l'adresse de son ministre, qui, par ce moyen, acquit une grande réputation, mais qui n'avoit eu pour motif que son utilité, d'augmenter son crédit ou d'acquérir de la célébrité, & non l'amour de la vertu & de la sagesse.

Confucius , en parlant de ce ministre , disoit : Cet homme est , selon moi , un bien petit vase.

28. Mais , dit un partisan du ministre , le regardez-vous comme un petit vase parcequ'il étoit économe & parcimonieux ?

Certainement, reprit Confucius , il étoit économe & parcimonieux , car il avoit avec des frais immenses élevé une hauteur uniquement pour son plaisir ; & ses commis aussi bien que les intendants de sa maison n'avoient chacun qu'une fonction. Voilà son économie & sa parcimonie.

29. Mais au moins , reprit l'apologiste , puisqu'il est magnifique & libéral , vous conviendrez qu'il a la science des rites.

Sans doute, dit Confucius ; car quoiqu'il ne soit que gouverneur, on le sert à table comme s'il étoit roi, & sa maison est semblable aux palais des rois. Si c'est là ce que l'on appelle avoir la science des rites, à qui pourra-t-on désormais reprocher de les ignorer ?

30. Confucius avoit appris la musique dans le royaume de Guéi. De retour dans le royaume de Lu, sa patrie, où la musique étoit presque absolument ignorée, quoiqu'il y eût un premier ministre de la musique, il alla voir ce premier ministre, & lui dit : La charge que vous remplissez ne permet pas de douter que vous ne sachiez la musique : croyez-vous qu'on ne puisse pas la rétablir aujourd'hui telle qu'elle é-

toit sous les anciens empereurs ? Avant de commencer , on accordoit parfaitement les huit flûtes directrices , les cinq espèces de voix & les huit instruments : lorsqu'on avoit commencé , tous , tant les voix que les instruments , suivoient avec précision chacun au moment & dans l'ordre qui leur étoit marqué jusqu'à la fin , de maniere que toute l'harmonie étoit liée & ne formoit qu'un tout parfait.

31. Lorsque Confucius vit le trouble & la dissention s'élever dans sa patrie, il en sortit, & erroit dans les contrées voisines. Le gouverneur de la ville d'Y voulut le voir : Il n'a passé ici aucun sage que je n'aie salué , dit-il aux disciples de Confucius : je desire de voir & d'entrete-

nir votre maître. Confucius le reçut. Le gouverneur en sortant dit aux disciples de Confucius : Pourquoi donc êtes-vous fâchés que votre maître erre comme un exilé de contrée en contrée, & qu'il ne soit point élevé aux dignités ? Il y a long-temps que la vertu même est exilée sur la terre, & que l'empire est sans loix, sans ordre & sans discipline : mais soyez sûrs que votre maître est destiné par le ciel à remplir la plus grande de toutes les magistratures ; il rétablira l'ancien gouvernement, & rappellera les loix, la vertu, la règle, bannies depuis si long-temps ; je le vois comme la cloche dont se servent les gouverneurs lorsqu'ils publient les loix, ou qu'ils rassemblent le peuple pour

l'instruire sur les mœurs & sur la vertu.

32. Confucius disoit : La musique de Xun (ou Chun) est très belle , très élégante & très conforme aux regles de l'art ; elle est encore très bonne , & me semble avoir atteint le dernier degré de la perfection , parcequ'avec tous ces avantages elle inspire la douceur, la bienfaisance, la modestie & la sagesse. La musique de l'empereur Vu-Vam est aussi très belle, très ornée, & d'une composition régulière ; mais elle n'a , ce me semble , pas atteint le degré de la perfection : elle est destinée à célébrer les exploits des guerriers , qui ont nécessairement beaucoup de choses à se reprocher par rapport aux vertus que la musique de Xun inspire.

33. Que trouve-t-on à louer dans celui qui ne montre ni magnanimité dans l'exercice de sa charge, ni sentiment de vénération dans la pratique des devoirs de l'urbanité, ni douleur dans les cérémonies funéraires ?

ARTICLE IV.

Différence de l'homme pieux avec celui qui ne l'est pas ; du sage & de celui qui ne l'est pas. Conduite & devoirs du sage. Devoirs d'un fils envers ses parents.

1. RIEN n'honore une ville & ne lui concilie la considération autant que la piété mutuelle, la bienveillance & la concorde de ses citoyens. Peut-on regarder comme un hom-

me prudent celui qui, n'ayant point de domicile, ne s'y établir pas ?

2. Un homme sans piété ne peut supporter long-temps ni la bonne ni la mauvaise fortune : il est arrogant, gourmand & débauché dans la première ; & dans la seconde il s'abandonne à l'impatience, à la colère, aux larcins, aux brigandages. Les jours de l'homme pieux coulent doucement dans la piété : ainsi l'homme véritablement prudent desire ardemment la piété.

3. Il n'y a que l'homme pieux & droit qui puisse bien aimer & bien haïr.

4. Celui qui est déterminé fermement à suivre la piété & la droiture du cœur, peut éviter le crime.

5. Les hommes ne desirerent rien si ardemment que les honneurs & les richesses; mais le sage les rejette au moment où il voit qu'on ne les obtient que par des moyens qu'il n'est pas permis d'employer.

Les hommes n'ont ordinairement pour rien autant d'aversion & d'horreur que pour le mépris & pour la pauvreté; mais le sage se résigne sans peine à l'un & à l'autre s'il ne les a pas mérités.

6. Si le sage renonçoit à la piété & à la droiture du cœur, comment pourroit-il s'élever à la grande & sublime perfection du grand nom qu'il porte?

7. Il faut au contraire qu'il s'applique tellement à conserver la piété & la droiture du cœur, qu'il ne

l'oublie ni ne s'en écarte pas même pendant le repas ; enfin il faut qu'il marchè d'un pas ferme & inébranlable dans le chemin de la droiture du cœur & de la piété , soit qu'il éprouve des malheurs imprévus qui le réduisent aux plus fâcheuses extrémités , soit que le malheur ou la mauvaise fortune semblent le poursuivre avec acharnement.

8. Je n'ai point encore vu de parfait amateur de la piété qui n'ait haï parfaitement ce qui est honteux , parceque l'amour parfait de la piété est tel qu'on n'y peut rien ajouter ; & celui qui hait parfaitement ce qui est honteux , doit tellement suivre les loix de la piété , que l'on ne puisse découvrir en lui rien de honteux.

9. Mais y a-t-il quelqu'un qui ne puisse employer toutes les forces de son esprit, au moins pendant un jour, à l'acquisition de la piété ? Je n'ai point encore vu d'homme qui n'eût des forces suffisantes pour cette entreprise ; & s'il en est de tels, j'avoue que je ne les connois pas.

10. Les fautes des hommes sont ordinairement analogues à leur caractère. Par exemple, les fautes de l'homme pieux sont des excès de bienveillance & de gratitude ; les fautes des méchants, au contraire, sont des excès de haine & d'ingratitude. Ainsi en examinant les fautes d'un homme, vous connoîtrez s'il est pieux ou méchant.

11. Celui qui a appris le matin

la maniere de bien vivre , peut mourir tranquillement le soir.

12. Si , après avoir formé le projet de bien vivre , un homme rougit de porter des habits grossiers & de se nourrir d'aliments communs , certainement il n'est pas propre à recevoir la science sublime de bien vivre.

13. Dans aucune des choses du monde , le sage ne décide point qu'il fera ou ne fera pas ceci ou cela ; il n'a qu'une résolution , qui est de suivre en tout temps les regles de l'équité.

14. Le sage ne s'occupe que de la beauté de la vertu , & l'insensé de l'agrément & de la commodité de son habitation. Le sage ne s'occupe que des loix du royaume ,

& l'insensé que des richesses.

15. Quiconque n'est occupé que de ses intérêts, s'attire la haine de beaucoup de monde.

16. Un roi qui gouverne son royaume avec douceur & avec modestie, peut-il éprouver des difficultés ? Mais à quoi sert, pour bien gouverner, la fausse honnêteté, la fausse douceur & la fausse modestie ?

17. Le sage n'est point fâché d'être privé des dignités, mais des qualités nécessaires pour les remplir : il n'est point fâché d'être ignoré des autres, & s'applique à acquérir ce qui peut le faire connaître.

18. Tsem-Tsus'appliquoit beaucoup à la doctrine de Confucius ;

23. Tant que le pere & la mere vivent, le fils ne doit point s'éloigner assez pour ne pas leur rendre le matin & le soir, l'hiver & l'été, les devoirs de respect & de soumission; & si quelque raison l'oblige de s'éloigner, il faut qu'il les informe de son départ & du lieu où il va.

24. On peut regarder comme un fils soumis celui qui, pendant les trois ans de deuil, conserve la maniere de vivre de son pere.

25. Il faut qu'un fils sache l'âge de son pere & de sa mere pour se réjouir de leur longue vie & pour s'affliger de leur caducité.

26. Les anciens sages parloient très peu, parcequ'ils craignoient de rougir si leur conduite n'étoit pas conforme à leurs discours.

27. On commet bien peu de fautes lorsque l'on est modéré en tout.

28. Le sage ne se presse pas de parler, mais d'agir.

29. La vertu n'est jamais seule, elle a toujours une foule de voisins.

30. Tfu-Yen, disciple de Confucius, disoit : Un ministre qui fatigue un roi par ses avis & par ses remontrances, s'attire des outrages. Un ami qui reprend mal à propos son ami, lui prescrit de se retirer.

ARTICLE V.

Des qualités, des vertus & des défauts de quelques uns des disciples de Confucius : de la difficulté de juger si les autres ont la piété ou la parfaite droiture du cœur.

1. CONFUCIUS disoit : Quoique

mon disciple Kun-Ye-Cham ait été chargé de chaînes pour certaines affaires de l'état, je peux cependant lui donner ma fille en mariage; car il ne méritoit pas cet outrage, & c'est un effet de l'envie de ses ennemis. En effet, Confucius lui donna sa fille en mariage.

2. Il disoit: Mon disciple Nam-Yum aime véritablement la sagesse: car tant que le bon gouvernement a été en vigueur dans le royaume, il a montré tant & de si belles vertus, qu'il a toujours été en charge; mais lorsque le mauvais gouvernement a prévalu, il s'est comporté avec tant de prudence, qu'il est échappé à tous les dangers, & n'a essuyé aucun malheur.

Les disciples de Confucius disent

que cette considération engagea leur maître à donner à ce disciple en mariage la fille de son frère.

3. Parlant d'un autre disciple nommé Tfu-Cieu , il disoit : Où trouver un homme semblable à lui ? Cependant s'il n'y avoit point eu de sages dans notre royaume de Lu , qui l'auroit aidé ? & comment eût-il pu s'élever à une vertu & à une sagesse aussi sublime ?

4. Et que pensez-vous de moi ? dit Tfu-Kum en entendant cet éloge.

Les élèves de la sagesse étant destinés au gouvernement, comme les vases au service , je vous compare à un vase.

Et à quel vase ?

Au vase d'onyx , dans lequel on

met le millet aux cérémonies des ancêtres.

5. On disoit un jour à Confucius : Votre disciple Gen-Yum a certainement une piété éminente ; mais il n'est pas éloquent.

6. A quoi sert l'éloquence dans la carrière de la vertu ? Ces hommes vertueux, qui ont la facilité de répondre des mots à des mots qu'on leur dit, sont pour l'ordinaire fastidieux. Quant à la piété de Gen-Yum, je ne sais si elle est telle que vous le dites ; mais ce manque d'éloquence dont vous lui faites un reproche, est une des choses que j'estime le plus en lui. A quoi sert pour la piété, je vous prie, cette facilité de discourir & d'articuler des mots ?

7. Confucius, charmé des belles

qualités de son disciple Cié-Tiao-Kay, vouloit l'engager à rechercher quelque magistrature.

Je suis bien éloigné de posséder l'art de gouverner : il faut que j'étudie encore, répondit modestement le disciple, & Confucius fut charmé de sa réponse.

8. Après avoir parcouru sans fruit différentes provinces de l'empire pour y répandre sa doctrine sur l'art de bien vivre & de bien gouverner, Confucius disoit en soupirant : Mon enseignement ne produit aucun effet : faut-il donc que je m'embarque & que je passe les mers ? Mais qui voudroit me suivre, si ce n'est mon disciple Tfu-Lu ?

Le disciple, voyant que Confu-

cius parloit sérieusement , en tressaillit de joie.

Tsu-Lu , dit Confucius , est plus courageux que moi ; mais il n'a pas encore le discernement sûr de ce qu'on peut ou de ce qu'on ne peut pas entreprendre à propos.

9. Mem-Vu-Pé , premier ministre du royaume de Lu , voulant procurer au roi des sujets pour remplir les dignités , demanda à Confucius si son disciple Tsu-Lu avoit la piété , c'est-à-dire une parfaite droiture de cœur.

Je l'ignore , répondit Confucius.

10. Le ministre , qui ne pouvoit se le persuader , lui fit une seconde fois la même question.

Alors Confucius lui dit : Mon

DES SENTENCES. 87

disciple Tfu-Lu est certainement doué d'un grand courage ; & si on lui confioit toute la milice d'un royaume de cent stades , & qui met en campagne mille chariots de guerre, il seroit capable de la bien gouverner & de la bien conduire : mais je ne fais s'il a la piété ou la parfaite droiture de cœur , parcequë cette vertu est absolument intérieure & réside dans l'ame.

11. Et votre disciple Gen-Kieu ?

Il est doué de plusieurs belles qualités , dit Confucius ; on peut lui confier & compter qu'il gouvernera également bien une ville de mille maisons , ou la nombreuse maison d'un premier ministre dont les domaines auroient dix stades d'étendue , & pourroient entretenir

cent chars à la guerre : mais je ne fais s'il a la piété ou la parfaite droiture du cœur.

12. Enfin , ajouta le ministre , que pensez-vous de votre disciple Kum-Siché ?

Il fait assez bien les rites , répondit Confucius ; ainsi il seroit très bon pour recevoir les ambassadeurs , & pourroit de plus les entretenir convenablement sur les objets de leur ambassade : je crois donc qu'on pourroit lui confier cet emploi ; mais je ne peux vous répondre qu'il soit doué de la vertu de la piété ou d'une parfaite droiture de cœur.

13. Tçu-Kum , un des disciples de Confucius , jugeoit les autres , & prononçoit hardiment sur leurs talents & sur leur mérite.

Mon cher , lui dit Confucius , quel est le plus habile de vous ou de Yen-Haéi ?

14. Comment oserois-je élever mes regards jusqu'à Yen-Hoéi , & me comparer à lui ? répondit Tfu-Kum avec humilité. Il a reçu de la nature une si grande sagacité , que dans les instructions que vous donnez il n'a pas plutôt entendu un principe , que sur-le-champ il vole jusqu'à la dixième conséquence , tandis que je me traîne pour ainsi dire en rampant , & peux à peine en tirer une.

15. Vous avez très bien jugé , lui dit Confucius : je loue votre candeur ; je pense comme vous , que vous n'égalez pas Yen-Hoéi.

16. Tsay-Yu dormoit quelque-

fois pendant que Confucius donnoit ses leçons : le sage se contenta de lui dire : Il ne faut ni travailler le bois pourri ni blanchir un mur de boue. A quoi donc serviroient les réprimandes que je ferois à Tsay-Yu ?

17. Autrefois , lorsque j'avois à traiter pour la première fois avec quelqu'un , je l'écoutois , & je croyois qu'il faisoit tout ce qu'il disoit : aujourd'hui j'écoute ce que l'on dit & j'examine ce que l'on fait ; & c'est Tsay-Yu qui a été l'occasion de ce changement. Lorsqu'il vint à mes leçons , il protestoit qu'il vouloit se donner tout entier & sans relâche à l'étude de la sagesse , & ce dormeur éternel n'a rien fait de ce qu'il disoit.

18. Je n'ai point encore vu l'homme véritablement constant & courageux, disoit Confucius.

Quoi ! lui dit un de ceux qui l'écoutoient, est-ce donc que votre disciple Xim-Chun n'est pas vraiment constant & courageux ?

Peut-il l'être ? reprit Confucius ; il aime la volupté.

19. Dans un entretien de Confucius avec Tfu-Kum, celui-ci disoit : « Ce que je ne voudrois pas qu'on me fit, je ne veux pas le faire à un autre. »

Mon cher, lui dit Confucius, vous n'êtes pas encore à ce degré de perfection ; tâchez d'y arriver.

20. Confucius ayant un jour parlé sur la nature & sur la loi du ciel, Y-Su-Kum, un de ses disci-

ples , dit : Il n'y a point de disciple qui à chaque instant ne puisse admirer la modestie , la gravité , l'éloquence de notre maître ; mais qu'il est rare de l'entendre parler sur la nature , sur l'essence de la droite raison , sur les desseins & sur les voies du ciel !

21. Aussitôt que Tfu-Lu avoit entendu quelque précepte ou quelque maxime de conduite , il s'appliquoit uniquement à y conformer sa conduite , & n'aimoit pas qu'on lui en proposât un autre , jusqu'à ce qu'il eût acquis la facilité de suivre le précepte ou la maxime qu'il venoit d'entendre.

22. C'étoit un usage ancien chez les Chinois de donner aux princes ou aux hommes illustres , lorsqu'ils

étoient morts , un surnom plus ou moins honorable , selon la nature & le degré de leur vertu. Lorsque Kum - Yu , premier ministre du royaume de Goéi , fut mort , on lui donna le surnom de Ven , c'est-à-dire , *infatigable dans la recherche de la vérité.*

Comment a-t-on pu lui donner un si beau nom ? disoit Tsu-Lu à Confucius.

Le ministre Kum-Yu , répondit Confucius , avoit de la sagacité , de la pénétration & de la facilité ; cependant il se défioit de lui-même & de son esprit , & s'appliquoit avec ardeur & sans cesse à l'étude des rites , des loix , des regles de la musique , & des différentes parties de la science de la sagesse ; il remplis-

soit avec distinction l'éminente dignité de premier ministre ; & cependant il ne rougissoit pas de consulter ses inférieurs , & de leur demander leur sentiment sur les choses qui lui paroissent douteuses. Je crois donc que c'est avec justice qu'on lui a donné le surnom de Ven.

23. Confucius , en parlant de Tfu-Cham , premier ministre du royaume de Chin , disoit : Cet excellent homme possédoit les quatre vertus qui constituent le sage ministre ; savoir , une modestie vénérable dans ses mœurs ; une exacte fidélité dans les affaires du roi ; une libéralité attentive & vigilante pour la subsistance du peuple , & une équité scrupuleuse dans le gouver-

nement de ceux qui lui étoient soumis.

24. Que Yen-Pim-Chun , cet excellent ministre du royaume de Cy , connoissoit bien les devoirs des amis & les loix de la société ! Quelque ancienne que fût sa liaison & sa familiarité avec ses amis , elle n'altéroit jamais son urbanité , ni sa politesse , ni les égards pour eux.

25. Tsum , ministre du royaume de Lu , eut après sa mort le surnom de Ven-Kum , c'est-à-dire d'*homme prudent & prévoyant*.

A quel titre a-t-il donc été honoré de ce surnom ? disoit Confucius. N'est-ce pas lui qui a fait bâtir une salle magnifique pour placer & pour conserver cette grande tortue que l'on avoit trouvée dans

le royaume de Tsay ? Les colonnes en étoient magnifiques , & les chapiteaux représentoient une espece de caverne : sur les colonnes du second ordre étoient tracées des herbes marécageuses ; en sorte que la grande tortue sembloit être dans son habitation naturelle. Dites-moi, je vous prie, si l'on peut donner à un tel homme le surnom de *prudent & de prévoyant* !

26. Tfu-Kam, disciple de Confucius, lui disoit : Tfu-Ven, cet homme si célèbre, a été trois fois premier ministre du royaume de Tsou sans donner le moindre signe de joie ; trois fois on lui a ôté cette grande dignité sans qu'il ait donné la moindre marque de tristesse ou de mécontentement ; au contraire,

il a expliqué à son successeur toute son administration, & l'a mis au fait de l'état des affaires avec franchise, sans jalousie & sans aucune réticence : que pensez - vous, je vous prie, de Tfu-Ven ?

Je pense, répondit Confucius, qu'il fut un ministre fidele.

Mais croyez - vous qu'il fût pieux ? reprit Tfu-Cham.

Comme la piété, qui consiste dans la droiture du cœur, est cachée, répondit Confucius, je ne fais s'il fut pieux : peut-on prononcer qu'un homme est droit & pieux sur la seule apparence de ses vertus ?

27. Mais, ajouta Tfu-Cham, que pensez - vous de Chin-Ven ? Lorsque Tsay, ce fameux premier ministre du royaume de Cy, eut

tué son prince , on se partagea sur ce parricide : les uns disoient qu'il avoit tâché de couvrir plusieurs crimes par un plus grand ; d'autres gardoient le silence ; le seul Chin-Ven , premier ministre de ce royaume , renonça à sa charge , abandonna ses biens , & s'enfuit presque seul hors de sa patrie pour n'être pas soupçonné d'approuver le parricide. Arrivé dans un autre royaume , il y vit les ministres infideles. On trouve donc encore ici des Tsay ! dit-il ; & sur-le-champ il passa dans un autre royaume où il trouva encore des Tsay : il décampa pour ne pas rester dans un royaume où le souverain n'avoit que des ministres perfides. Dites-moi , je vous prie , que pensez-vous de cet homme ?

Qu'il ne participe point aux crimes des autres , répondit Confucius.

Mais le croyez-vous pieux ? dit Tfu-Cham.

La piété, reprit Confucius, est une vertu du cœur, elle y est cachée ; & je ne peux pas dire si ce ministre fut pieux : peut-on accorder ce titre à un homme sur la seule apparence de cette vertu ?

28. On disoit un jour que Ki-Ven, premier ministre du royaume de Lu, étoit tellement circonspect, qu'il ne commençoit jamais une entreprise qu'après l'avoir examinée trois fois. Il me semble que deux suffisoient, dit Confucius.

29. Lorsque le bon gouvernement fleurissoit dans le royaume de

Guéi, Kum, qui en étoit premier ministre, ne cachoit à personne les principes de sa haute sagesse, & les expliquoit savamment. Lorsque l'administration devenoit vicieuse, & que le désordre régnoit, il donnoit aux affaires le même soin, mais en disant publiquement qu'il étoit très ignorant. On peut imiter Kum exposant sa doctrine & sa science; mais sa sage ignorance est au-dessus des forces ordinaires.

30. Confucius, après avoir parcouru inutilement plusieurs provinces pour y enseigner sa doctrine, étoit arrivé dans le royaume de Chin; & là accablé d'ennui, il disoit en gémissant: Ne vaudroit-il pas mieux retourner dans ma patrie? J'y ai laissé plusieurs disciples qui

ont du courage & de la sagacité ; il est vrai qu'ils veulent souvent entreprendre plus qu'ils ne peuvent ; & quoique leurs manieres brillantes semblent offrir la perfection extérieure des mœurs , cependant comme ils ne connoissent pas assez le vrai chemin du milieu immuable , ils passent souvent les bornes de leurs devoirs : ils ont encore besoin d'instruction ; du moins ils pourront transmettre ma doctrine.

31. Confucius disoit : Les célèbres Pé-Y & Xo-Cy , fils du roi de Kam-Cho , étoient rigides observateurs de l'exacte discipline ; cependant ils ne haïssoient pas les méchants , mais leurs crimes , & les oublioient s'ils se corrigeoient. Par ce moyen leur sévérité & leur exac-

titude n'irritoient point les autres.

32. Il y avoit dans le royaume de Lu un homme nommé Vy-Sem-Kao que l'on regardoit comme un modele de droiture & de sincérité.

Je ne pense pas ainsi , disoit Confucius ; car un particulier lui ayant demandé du vinaigre , Vy-Sem-Kao , au lieu de lui répondre qu'il n'en avoit point , lui donna à entendre qu'il en avoit , alla en demander à son voisin , & le prêta à celui qui lui en demandoit , comme s'il eût eu ce vinaigre chez lui : cette supercherie est peu de chose ; mais peut-on la concilier avec la parfaite droiture & la parfaite sincérité ?

33. Le sage Tso-Kien , disoit Confucius , ne se permettoit rien de feint dans sa physionomie ni d'exa-

géré dans ses expressions, ni d'outré dans ses politesses; & je fais de même. Il auroit rougi d'être en société avec un homme qu'il haïssoit, & de lui témoigner de l'amitié; & j'en rougirois comme lui.

34. Confucius disoit un jour à Yeu-Yuen & à Tfu-Lu : Mes chers disciples, il y a long-temps que vous écoutez mes leçons, dites-moi franchement ce que vous aimez.

35. J'aimerois, dit Tfu-Lu, à avoir des chars, des chevaux, des fourrures légères, pour les partager avec mes amis; & je ne les leur reprocherois pas, quand même mes présents les corromproient.

36. Pour moi, dit Yeu-Yuen, si j'ai fait quelque chose de juste ou d'honnête, j'aime à ne pas m'en

vanter ; & si par hasard j'ai fait quelque chose de louable & de difficile, je n'aime pas à le publier.

37. Présentement , dit Tfu-Lu à Confucius , daignez nous ouvrir votre cœur, & nous dire ce que vous aimez.

Je desire ardemment , dit Confucius , que dans le monde chacun ait ce qui lui convient ; que les vieillards aient une subsistance abondante , & qu'ils vivent tranquilles ; que les amis vivent ensemble avec candeur & avec cordialité , & que la bonne éducation inspire à tous les enfants la piété filiale.

38. Hélas ! disoit Confucius , que sont devenues nos espérances ? C'en est fait ; dans tous les lieux que j'ai parcourus, je n'ai pas trouvé

un seul homme qui voulût reconnoître ses fautes, & qui fût son propre accusateur au tribunal de sa conscience.

39. On peut sans peine trouver par-tout, même dans un village de dix maisons, des hommes aussi droits & aussi sinceres que moi; mais il seroit difficile d'y en trouver qui désirent plus ardemment & plus sincèrement d'apprendre & de s'éclairer.

ARTICLE VI.

De la capacité de quelques disciples de Confucius pour le gouvernement ; de leur ardeur pour apprendre & pour faire des progrès : de la manière de donner & de recevoir : des devoirs de la piété.

1. CONFUCIUS disoit que son disciple Gen-Kien étoit digne de remplir une magistrature,

2. Gen Kieu en fut informé, & demanda à Confucius ce qu'il pensoit d'un citoyen du royaume de Lu, nommé Sam-Pé, qu'il regardoit comme un autre lui-même.

Je crois aussi qu'il est propre aux grandes choses, répondit Confucius, car il hait les minuties, &

n'est ni méprisant ni dédaigneux.

3. Mais , dit Gen-Kien , il y a des bornes dans l'aversion pour les détails ; elle peut être juste ou excessive : celui , par exemple , qui s'applique à se bien gouverner & à remplir ses devoirs sans se mêler de différentes petites choses qui n'appartiennent point au gouvernement du peuple , n'a-t-il pas une aversion juste & raisonnable pour les minuties ? Celui-là , au contraire , n'a-t-il pas une aversion déraisonnable pour les détails , qui ne s'occupe presque point ni de lui-même ni de son devoir , & fort peu de ce qui concerne le gouvernement du peuple ?

4. Cela est vrai , mon cher Gen-Kien , répondit Confucius.

5. Ngai-Kum , roi de Lu , de-

manda à Confucius s'il avoit quelque disciple véritablement desireux d'apprendre.

Confucius lui répondit: Mon disciple Yen - Hoéi l'étoit véritablement. Si les vices des autres ou toute autre cause l'irritoient, il s'avoit contenir même le premier mouvement de sa colere, & ne la faisoit point passer de l'un à l'autre. S'il tomboit dans quelque faute, même légère, il en concevoit aussitôt un vif repentir, & n'y retomboit plus. Mais, hélas! sa vie a été courte: une mort prématurée l'a enlevé. Aujourd'hui je ne connois point de vrais amateurs de l'instruction.

6. Confucius ayant envoyé son disciple Kum-Si-Ché au royaume de Cy; son condisciple Gen-Yeu, qui

craignit que sa mere ne manquât pendant l'absence de son fils , pria Confucius de lui envoyer du millet pour subsister. Confucius lui en donna un peu plus d'un demi-boisseau , parcequ'il savoit qu'elle étoit riche , & qu'elle n'avoit pas besoin de ce secours. Gen-Yeu , qui ne le savoit pas , en demanda un boisseau , que Confucius lui accorda : mais ne croyant pas ce secours suffisant , Gen-Yeu donna à ses propres dépens huit boisseaux.

7. Confucius l'ayant appris , lui dit : Lorsque Kum-Si-Che est parti pour le royaume de Cy , il étoit monté sur un cheval de prix & habillé de fourrures précieuses : je n'ai donc pas cru qu'il fût pauvre. Or il y a un proverbe qui dit que le sage

donne du secours au pauvre , mais qu'il n'augmente pas les richesses du riche.

8. Lorsque Confucius étoit président de la justice & du trésor royal de Lu sa patrie , il envoya neuf cents mesures de millet à un de ses disciples nommé Yuen - Su qui étoit gouverneur d'une ville. Le disciple , accoutumé à la frugalité , refusa cet appointement.

9. Confucius lui manda : Ce sont les loix du royaume qui vous assignent cette pension ; il ne vous est pas permis de la refuser. Si vous avez du superflu , ne pouvez-vous pas le donner à vos voisins , dans votre bourg , dans votre ville , à votre patrie ?

Il y avoit , selon Confucius ,

quatre manieres vicieuses de donner & de recevoir qu'il falloit éviter. Ne point donner lorsqu'il convient de donner, c'est avarice : donner lorsqu'il ne convient pas de donner, c'est prodigalité : refuser lorsqu'il convient d'accepter, c'est haine ou misanthropie : ne pas refuser lorsqu'il est mal séant d'accepter, c'est cupidité.

10. Il y avoit des personnes qui prétendoient que Gen-Yun, un des plus illustres disciples de Confucius, ne devoit point être admis aux dignités, parcequ'il étoit né d'un pere abject & ignorant.

Comment donc ! leur dit Confucius, n'admettez-vous pas pour les sacrifices un bœuf d'une seule couleur, quoique son pere fût de

plusieurs couleurs ? Et les esprits des montagnes & des fleuves les rejettent-ils (1) ?

11. Mon disciple Yen-Hoéi est si constant dans la pratique de la piété , qu'il ne s'en écarte pas le moins du monde depuis trois mois. Les autres au contraire la pratiquent un jour ou un mois, & retombent dans tous leurs vices.

12. Ki-Koun , premier ministre de Lu , demandoit à Confucius si son disciple Chum-Yu étoit capable de quelque grand emploi. Pourquoi non ? dit Confucius ; Chum-Yu est courageux & expéditif.

(1) Confucius fait allusion à un usage qui s'étoit établi à la Chine , de ne sacrifier point de bœufs de plusieurs couleurs.

Croyez-vous que votre disciple Su y soit propre ?

Je le pense , dit Confucius ; Su a de l'esprit & de la prévoyance.

Enfin pensez-vous de même de votre disciple Gen-Kien ?

Sans doute , dit encore Confucius ; Gen-Kien a de l'habileté & de la dextérité.

13. Ki, premier ministre de Lu, manda Mim-Tsu-Kien pour lui donner le gouvernement de la ville de Pi qui étoit dans son département. Ki étoit arrogant , & Mim-Tsu-Kien le méprisoit. Il répondit au courier : Je vous prie de refuser de ma part de la manière la plus honnête la charge que le ministre veut bien m'offrir , & de lui faire entendre que , s'il m'envoyoit un

second courier pour me déterminer à prendre le gouvernement, je me retirerois sur-le-champ dans la partie septentrionale du royaume, qui n'est pas de son département.

14. Confucius ayant voulu voir son disciple Gen-Kem qui étoit malade, celui-ci fit mettre son lit du côté du midi afin de le recevoir comme les malades reçoivent les rois qui les honorent de leur visite. Confucius, qui le fut, ne voulut point entrer dans la chambre, parla au malade par la fenêtre; & lui ayant pris la main, il connut qu'il avoit la lepre. Hélas! dit-il en soupirant, c'en est fait! quel malheur qu'un tel homme ait été attaqué de cette maladie! Mais pourquoi me plaindre? c'est la loi du ciel.

15. Que la sagesse de mon disciple Yen-Hoéi étoit éminente ! il a été réduit à une telle pauvreté, qu'il n'avoit pour nourriture qu'une modique écuelle de riz & unealebasse d'eau ; il étoit relégué dans un fauxbourg d'Asor, ville si misérable, qu'elle avoit l'air d'un désert ; enfin il étoit réduit à une telle misère, que tout autre que lui eût été accablé de son malheur. Cependant on n'a jamais vu d'altération ni dans la sérénité de son visage ni dans le calme & dans la satisfaction de son ame. Oh ! que mon disciple Yen-Hoéi étoit sage ! qu'il étoit véritablement sage !

16. Gen-Kieu, qui entendit cet éloge, & qui avoit à se reprocher de la tiédeur & de la lenteur dans

la carrière de la sagesse, dit à son maître : Votre doctrine me plaît infiniment ; mais je n'ai pas la force d'en suivre toutes les maximes.

Pour pouvoir dire que l'on manque de force, répondit Confucius, il faut, après avoir épuisé toutes les forces de son esprit & de son corps, succomber enfin sous ses efforts, & rester au milieu du chemin. Mais vous, vous n'avez pas encore commencé ; vous n'avez encore fait aucun effort : vous êtes comme un voyageur qui, pouvant avancer, s'arrête & se prescrit un terme qu'il est résolu de ne point passer.

17. Confucius, pour instruire son disciple Tfu - Hiu, lui disoit : Il y a deux sortes de lettrés ; les uns sont des hommes, les autres de petits

hommes Les hommes s'appliquent & étudient pour connoître, & non pour être connus; pour acquérir de la vertu, & non pour que l'on dise qu'ils sont vertueux : les petits hommes, au contraire, étudient pour être connus & non pour connoître; pour acquérir l'apparence ou la réputation, & non la réalité de la vertu Faites donc tous vos efforts pour être lettré comme les sages & non comme les insensés.

18. Yeu-Yen, disciple de Confucius, étoit gouverneur d'une ville : Confucius lui demanda s'il avoit dans sa ville des hommes distingués par leurs mœurs, par l'intégrité de leur vie & par la sagesse de leur doctrine.

J'ai, répondit le disciple, un

particulier nommé Mié-Mim; c'est un homme excellent : lorsqu'il s'agit d'affaires , il suit toujours la grande route & non ces petits chemins abrégés que choisissent les hommes précipités & tranchants ; & il est tellement occupé de sa propre conduite , qu'il ne vient chez moi que lorsque quelque intérêt public l'y oblige.

19. Confucius , louant la rare modestie de Mem-Chi , ministre du royaume de Lu , disoit : Ce grand & magnanime guerrier étoit extrêmement en garde contre la vanité qui se loue. Dans ce fameux combat qui se livra entre l'armée de Lu & celle de Cy , tous nos soldats renversés prirent la fuite ; Mem - Chi , seul avec l'arrière-

garde, repoussoit l'ennemi, & ne cessa de combattre que lorsqu'il se vit seul. Aussitôt qu'il fut sur les terres du royaume, il poussa vivement son cheval, & disoit à la multitude qui le regardoit avec un air d'étonnement & d'admiration : « Si
« j'arrive tard, ce n'est pas que je
« sois plus courageux que les au-
« tres & que j'aie combattu plus
« long-temps, c'est que mon che-
« val est foible & marche mal. »

20. En déplorant la dépravation des mœurs de son temps, Confucius disoit : Il est bien difficile aujourd'hui d'éviter la haine & le dédain des sots, c'est-à-dire du plus grand nombre des hommes, si l'on n'a pas la flatteuse éloquence du ministre Chu-Su ou les graces du prince Chau.

21. Il n'y a personne qui , voulant sortir , ne passe par la porte : pourquoi n'est-ce pas par la porte de la raison que l'on sort pour entrer dans le chemin de la sagesse ?

22. Confucius, voyant que la sage modération de l'âge d'or étoit inconnue , & que l'on se contentoit d'avoir les apparences de l'honnêteté , disoit : Aujourd'hui un homme dont la candeur & la franchise vont au-delà des regles d'honnêteté extérieure que l'on a établies, est un rustre & un histrion si son honnêteté extérieure va au-delà de ses sentiments. Il faut donc que la politesse & l'honnêteté extérieure répondent exactement aux sentiments de l'ame. Ce n'est qu'alors que l'on mérite véritablement le nom de sage.

23. Il n'y a point d'homme vivant qui ne soit doué de la droite raison pour bien vivre. Si un homme passe sa vie à en violer les principes , on lui pardonne véritablement de mourir, car il le mérite bien.

24. Celui qui se contente de connoître le chemin de la sagesse , n'est pas comparable à celui qui le connoît & qui l'aime ; & celui qui se contente de le connoître & de l'aimer n'est pas comparable à celui qui le connoît , l'aime & le suit.

25. Si un homme a du caractère & de l'esprit au-dessus de la médiocrité, on peut lui enseigner les préceptes les plus élevés de la sagesse ; mais il ne faut pas l'entreprendre

s'il est au-dessous de la médiocrité.

26. Quel est l'homme que l'on peut appeler prudent ? disoit un jour à Confucius son disciple Fan-Chi.

C'est, répondit Confucius, celui qui s'applique à remplir les devoirs de l'homme & le culte que l'on doit aux esprits ; qui écarte au loin les spéculations abstruses qui surpassent son intelligence.

Et quel est l'homme pieux ? ajouta Fan-Chi.

On peut, dit Confucius, donner ce nom à l'homme qui fait son objet principal de vaincre toutes les difficultés qui l'empêchent de s'élever à la vertu , & qui regarde ses effets comme un accessoire, ou plutôt comme un objet secondaire

toujours subordonné à l'amour de la vertu.

17. Confucius disoit : Les savants aiment les bords des fleuves, & les hommes pieux les montagnes ; car les savants sont toujours en mouvement comme les eaux, & les hommes pieux toujours en repos comme les montagnes.

La vie des savants, dégagés des ténèbres de l'ignorance, est agréable ; celle des hommes pieux, affranchis des passions, est longue.

28. Lorsque la famille de Cheu fut parvenue à l'empire, les deux frères cadets de Vu-Vam furent créés rois ; l'un, du royaume de Lu ; l'autre, du royaume de Cy : tous deux, à l'exemple de leur frère, établirent dans leurs royaumes

d'excellentes loix pour les mœurs & le bon ordre. Mais lorsque Vou-Kum, roi de Cy, se fut déclaré chef des rois, tout se déprava dans son royaume, & l'administration établie par le frere de Vu-Vam fut presque renversée. Cependant le royaume de Lu conservoit encore une partie du gouvernement primitif.

Confucius, en parlant de ces deux états, disoit : Quand le royaume de Cy voudroit rétablir son gouvernement, il n'en pourroit venir à bout ; mais si notre royaume de Lu vouloit le renouveler, il pourroit reprendre toute la vigueur du gouvernement de son fondateur.

29. Avant l'usage du papier on polissoit des planches de bois sur

lesquelles on écrivoit les lettres & les annales; & parcequ'elles étoient quarrées, on leur donnoit le nom de quadres ou de quarrés. Du temps de Confucius, beaucoup de ces quarrés étoient sans usage; & il disoit : Si les quadres littéraires ne sont pas des quarrés, comment peut-on les appeler quadres ?

30. Un des disciples de Confucius lui disoit : Il est du devoir de l'homme pieux de secourir celui qui est en danger : on vient dire à un homme pieux qu'un particulier est tombé dans un puits ; faut-il qu'il s'y précipite pour le secourir ? s'il ne va pas à son secours, il est sans compassion ; s'il y va, il est homicide de lui-même.

Pourquoi cela ? répondit Confu-

cius ; l'homme pieux doit voler à l'ouverture du puits pour secourir celui qui est au fond , il ne doit pas s'y précipiter. De quel secours , je vous prie , un mort peut-il être à un mourant ? On peut tromper le sage & lui faire croire des choses fausses , & non l'induire à en faire.

31. Un disciple de la sagesse peut suivre constamment le chemin de la perfection & ne point s'en écarter, si , après avoir réuni la connoissance des livres des poésies & des annales avec l'exercice des cinq arts , il se prescrit de n'en faire usage que conformément aux loix de l'honnêteté.

32. Confucius , en parcourant les différentes provinces de la Chine , arriva dans le royaume de Guéi.

La reine , qui avoit entendu parler de sa vertu , désiroit d'avoir avec lui un entretien ; mais Confucius s'en excusa , parceque la reine n'avoit pas une excellente réputation : cependant comme elle le fit inviter une seconde fois , & qu'il y avoit des jours où la reine recevoit les ministres , Confucius , pour ne pas blesser les loix de l'urbanité , s'y rendit.

Tsu-Lu, disciple de Confucius, condamna sa condescendance.

Que le ciel me punisse & me rejette, lui dit Confucius, si j'ai commis quelque faute contre la raison & l'honnêteté.

33. Le milieu immuable est la souveraine perfection de la vie ; mais depuis long-temps le nombre

de ceux qui le suivent est petit.

34. Le disciple Tfu-Kum disoit à Confucius : Celui qui est libéral pour tous les peuples de l'empire, & qui pourvoit à ce que chacun ait ce qui lui convient, ne peut-il pas être regardé comme un homme pieux ?

Quel rapport ont ces petites occupations avec les vastes fonctions de la piété ? dit Confucius. Nos anciens empereurs Y-A-O & Chun, d'une science & d'une vertu si éminente, n'étoient cependant pas encore parfaitement contents d'eux-mêmes à l'égard de la piété.

35. L'homme véritablement pieux ne desire pas moins la perfection des autres que la sienne propre, & il souhaite que les autres

connoissent le chemin de la vertu comme il souhaite lui-même de le connoître.

36. Enfin , pour avoir la vraie regle de la piété, il faut que , peu éloigné des autres , & toujours près de soi-même, l'homme juge des autres par lui-même.

A R T I C L E V I I.

Réflexions modestes de Confucius sur lui-même ; sa maniere de vivre : éloges que ses disciples font de lui.

I. CONFUCIUS , en parlant de ses instructions , disoit modestement : Je ne fais que réciter la doctrine des anciens ; je n'en suis pas l'inventeur : elle me plaît beaucoup , &

j'y ai la plus grande confiance; mais en cela je ne fais que suivre l'exemple de notre illustre & cher Lao-Pum, premier ministre sous le regne des Xam.

2. Voici les vertus du sage: il faut qu'il médite dans le silence ce qu'il a lu ou entendu, & qu'il n'éprouve ni ennui dans l'étude ni fatigue dans l'enseignement. Mais comment pourrois-je acquérir ces vertus?

3. Il y a quatre choses qui me fâchent beaucoup, & qui même me tourmentent. 1°. Je n'avance pas assez dans la carrière de la vertu; 2°. je n'étudie pas assez; 3°. je ne me porte pas avec assez de courage aux devoirs de la piété; 4°. je ne travaille pas avec assez d'ardeur à

me corriger de mes défauts.

4. Les disciples de Confucius disent qu'il avoit des manieres plus nobles & le front plus serein lorsqu'il étoit chez lui, particulier, & libre de toute affaire.

5. Confucius déjà avancé en âge, disoit en soupirant : Je sens que je vieillis beaucoup, car il y a longtemps que pendant mon sommeil je ne me représente plus notre cher prince Cheu-Kum.

6. Il faut qu'un disciple de la sagesse n'ait d'abord pour objet que la droite raison ; puis, qu'il embrasse avec courage la vertu ; qu'ensuite il ne s'écarte point de la piété ou de la droiture du cœur, qui est la base de toutes les vertus ; & qu'enfin, s'il lui reste du loisir, il l'em-

plôie à se perfectionner dans la science des rites , dans la musique , dans le jet du javelot , dans l'art de conduire un char , d'écrire & de compter.

7. C'étoit la coutume chez les Chinois de faire un présent à celui que l'on alloit voir pour la première fois. Confucius , faisant allusion à cet usage , disoit : J'instruis tous ceux qui viennent chez moi , quand même ils ne m'apporteroient qu'un petit morceau de viande sèche.

8. Si un homme ne me montre point de desir d'apprendre ce qu'il ne fait pas , je ne le lui explique point ; s'il ne me marque aucun desir de me dire ce qu'il pense , je ne cherche point à le lui faire dire ; enfin si , lorsque j'explique à quel-

qu'un l'angle d'un quarré, il ne connoît pas les trois autres, je ne lui donne plus d'instruction.

9. Lorsque Confucius avoit assisté aux obseques de quelqu'un, il étoit tellement pénétré de douleur, qu'il ne se permettoit pas le moindre délasement dans la journée; & s'il dînoit chez un homme qui fût en deuil, il partageoit tellement sa peine & son chagrin, qu'il ne pouvoit manger assez pour se nourrir.

10. Confucius disoit à son disciple Yeu-Y-Ven : Celui que le roi emploie dans l'administration doit faire tous ses efforts pour procurer le bien de l'état; s'il n'est pas employé, il doit se tenir tranquille chez lui, & ne point se mêler des

affaires publiques : du moins vous & moi pourrons nous flatter d'avoir cette perfection.

11. Tfu-Lu, qui avoit l'ame guerriere, ayant entendu cet éloge de son condisciple, dit à Confucius : Si l'on vous donnoit trois légions à conduire, qui prendriez-vous pour lieutenant ? Et Tfu-Lu ne doutoit pas que Confucius ne le choisît.

Confucius lui répondit : Je ne choisirois point pour lieutenant celui qui oseroit avec ses mains seules & sans armes attaquer un tigre, qui s'exposeroit à passer à pied & sans barque un fleuve profond & rapide, ou qui se voyant en un danger évident de perdre la vie, ne voudroit pas s'y soustraire ou éviter la mort : car lorsque l'on est chargé

d'affaires importantes il faut se conduire avec précaution , ou même avec réserve , & consulter volontiers ; ce n'est que par ce moyen que l'on réussit.

12. Si les soins & les travaux des hommes procuroient les richesses , je me résoudrois jusqu'à être mulier pour en acquérir ; mais comme elles dépendent de la providence , je ne m'applique qu'à suivre la droite raison qui fait mes délices.

13. Les disciples de Confucius rapportent qu'il y avoit trois choses pour lesquelles il prenoit les plus grandes précautions ; la tempérance , la guerre & la maladie.

14. Lorsque Confucius parcourroit les différentes provinces de la

Chine, & qu'il étoit dans le royaume de Cy, il apprit que l'on chantoit la musique composée anciennement pour célébrer les louanges de l'empereur Chun : il alla l'entendre, & il en fut si charmé, que pendant les trois mois de séjour qu'il fit dans ce royaume, il sembloit insensible au goût des mets, & disoit : Je n'aurois jamais cru que les compositeurs de musique pussent atteindre à cette perfection.

15. Quay-Vay, fils de Lu-Kum, roi de Lu, ayant grièvement offensé son pere, s'enfuit de la cour, & sortit du royaume. Pendant son absence, son pere mourut, & le peuple proclama son fils Ché. Le roi de Cin, chez lequel Quay-Vay s'é-

toit réfugié , le renvoya dans ses états avec une puissante armée : son approche fit naître des factions, & remplit le royaume de dissensions.

16. Confucius étoit alors dans le royaume de Lu , & son disciple Gen - Yeu demanda à Tfu-Lu s'il pensoit que Confucius fût du parti de Ché : Je vous le dirai dans un moment , dit Tfu-Lu ; je vais tâcher de le découvrir par des questions indirectes à celle que nous voulons éclaircir.

Pour comprendre le but de ces questions , il faut se rappeler le trait suivant de l'histoire de la Chine.

Le roi de Kun-Chu avoit trois fils : avant de mourir , il nomma

pour lui succéder Xo-Cy, son troisieme fils; après sa mort Xo-Cy ne voulut pas monter sur le trône, parcequ'il appartenoit à son frere aîné Pé-Y; celui-ci opposa au refus de son frere la volonté de son pere, & s'enfuit; Xo-Cy le suivit, & tous deux renoncèrent volontairement au trône. Le peuple proclama le second des enfants du feu roi. Quelque temps après le roi Vu-Vam, aidé des autres rois & princes, prit les armes contre l'empereur Cheu qui régnoit tyranniquement. Les deux freres Pé-Y & Xo-Cy rencontrèrent par hasard Vu-Vam; & pour lui reprocher tacitement sa conduite, ils ne rendirent hommage qu'à son cheval. Enfin lorsque Cheu, dernier empereur de la dynastie des

Xum , fut mort , ils ne voulurent rien recevoir de Vu - Vam qui lui succéda , se retirèrent sur la montagne de Xeu-Yun , & y moururent de faim & de misere.

Tsu-Lu demanda à Confucius ce qu'il pensoit de ces deux princes.

Ce sont d'anciens sages , répondit Confucius.

Mais ne se repentirent-ils point d'avoir renoncé à leur royaume ?

Pourquoi donc ? reprit Confucius ; l'un suivoit la volonté de son pere , l'autre le droit naturel ; tous deux remplissoient les devoirs de la piété qu'ils aimoient & qu'ils vouloient pratiquer : quelle raison avoient-ils de se repentir ?

Tsu - Lu sortit aussitôt , & alla dire à Gen-Yeu : Notre maître n'est

pas pour le prince Ché ; car ayant loué ceux qui renonçoient volontairement à un royaume , c'étoit condamner indirectement Ché d'avoir accepté le royaume du vivant de son pere.

17. Confucius disoit : Je dois paroître réduit à l'état le plus déplorable : je ne mange que du plus mauvais riz , je ne bois que de l'eau ; quand je suis couché je n'ai pour oreiller que mon coude : cependant au milieu de cette pauvreté je jouis de la vraie joie & de la vraie paix de l'ame. Les richesses & les dignités acquises ou obtenues injustement ou sans mérite ne sont à mes yeux que comme les nuages suspendus en l'air & emportés au gré du vent.

18. Confucius, déjà dans la vieillesse, disoit : Si le ciel m'accorde encore quelques années de vie pour pouvoir comprendre la profonde doctrine de L'Y-Kin, j'espère qu'alors je pourrai éviter toutes les fautes graves.

19. Les discours & les conversations de Confucius rouloient ordinairement sur le livre des poésies, dans lequel les vertus sont louées & les vices blâmés ; sur le livre des annales impériales , qui contient l'histoire des bons & des mauvais gouvernements des empereurs, & les effets des uns & des autres ; sur le livre des rites qui contient les loix qui assurent & qui conservent l'honnêteté des mœurs & l'urbanité.

20. Le gouverneur de la ville de

Xé demanda à Tfu-Lu ce qu'il pensoit de Confucius. Tfu-Lu ne répondit rien, dans la crainte de ne pas parler assez dignement de son maître.

Confucius en ayant été informé, dit à Tfu - Lu : Pourquoi ne lui avez-vous pas dit : Notre maître est un homme qui a un tel desir de s'instruire, que, lorsqu'il est occupé de la recherche de quelque vérité, il ne sent pas le besoin de manger ; & lorsqu'il l'a découverte, elle le remplit d'une satisfaction qui bannit de son cœur le chagrin & la tristesse s'il en éprouve. Cette alternative continuelle d'application & de satisfaction l'a conduit à un âge fort avancé sans ressentir les désagréments de la vieillesse, & semble

l'avoir garanti des atteintes des années & des coups du temps. Voilà ce que vous deviez répondre.

21. Je n'ai pas , disoit Confucius , une science infuse par la nature même , ou acquise sans travail & sans étude : grand amateur de l'antiquité , j'ai employé & j'emploie toutes les forces de mon esprit & de mon corps à connoître les paroles & les actions des anciens sages.

22. Il y avoit quatre choses dont Confucius n'aimoit point à parler ; les prodiges , les parades de forces , les tumultes des séditions , la nature des esprits.

23. Quoique dans mes voyages je ne sois accompagné que de deux ou trois personnes , disoit Confu-

cius, je trouve cependant à m'instruire : je recueille pour moi ce qu'ils ont de bon, & je me corrige de ce que je vois de mal en eux.

24. Lorsque Confucius arriva dans le royaume de Sum, le premier président de la guerre projettoit de le tuer : ses disciples étoient dans une grande crainte ; pour les rassurer, Confucius leur dit : Ce n'est pas sans dessein & sans quelque vue particulière que le ciel m'a donné la vie & m'a doué de la faculté raisonnable ; comment donc le premier président de la guerre pourroit-il me nuire ou m'ôter la vie ? Cependant il se retira, & ne voulut pas s'exposer au péril sans cause.

25. Les disciples de Confucius

voyant que leur maître , orné des plus sublimes vertus , ne leur expliquoit que les principes communs de la sagesse , soupçonnoient qu'il leur cachoit les plus élevés. Pourquoi donc , leur dit-il , croyez-vous que je vous cache ma doctrine ? Je ne vous en cache certainement rien , car ma maniere d'enseigner est de ne rien faire que mes disciples ne le voient.

26. Confucius enseignoit principalement quatre choses ; les exercices des lettres , la pratique des vertus , la sincérité dans les paroles , & la vérité dans les actions.

27. Je n'ai point encore vu d'homme qui réunît dans le dernier degré de perfection la liberté & la science : que ne puis-je seulement

en voir un doué d'une vertu & d'une science éminente ! cela me suffiroit. Bien plus , je n'ai point encore vu d'homme d'une probité parfaite : plût au ciel que j'en connusse seulement un constant ! cela me suffiroit encore. Peut-on avoir une vraie constance lorsque n'ayant rien on veut faire voir que l'on a beaucoup ; lorsqu'étant vuide on veut paroître plein ; lorsqu'étant pauvre on veut passer pour riche ?

28. Lorsque Confucius étoit dans la pauvreté, il pêchoit, ou alloit à la chasse aux oiseaux, & l'on remarquoit son humanité & sa piété jusques dans cet exercice. Il ne pêchoit point avec un vaste filet , mais avec l'hameçon & le roseau ; s'il alloit à la chasse il attachoit sa fleche

avec un long fil de soie, & ne tiroit que sur les oiseaux qui voloient; jamais il n'attaquoit ceux qui se reposoient ou qui n'étoient pas sur leurs gardes.

29 Confucius disoit : Je vois la plupart des hommes entreprendre témérairement ce qu'ils ne savent pas : j'avoue que je n'ai pas ce courage. Mon usage est d'écouter beaucoup, de choisir ce que j'entends de meilleur, & de le pratiquer; de voir beaucoup, de recueillir ce qui me paroît meilleur, & de le conserver. Cette méthode n'occupe que le second rang dans les différentes manières d'apprendre : la première de toutes est celle de recevoir ses connoissances de la nature seule & sans travail.

30. Les mœurs des habitants du bourg de Lu-Hiam étoient si corrompues, qu'il étoit difficile de leur parler de la vertu : cependant Confucius accorda un entretien à un jeune homme de ce bourg ; ses disciples en furent surpris, & croyoient qu'il ne falloit pas recevoir un de ceux qui étoient rejetés par tout le monde.

31. Ce jeune homme, leur dit Confucius, étant venu à moi pour apprendre le chemin de la vertu, j'ai considéré le bon esprit qui le conduisoit à moi, & non ce qu'il fera, retourné avec ses concitoyens. Pourquoi donc falloit-il que j'eusse la dureté de le rejeter ? il condamnoit sa vie passée, & venoit pour se former à la vertu ; j'ai accueilli

ses nouvelles dispositions, & je ne me suis point déclaré le fauteur de ce qu'il a fait auparavant.

32. Un grand nombre de personnes, ennemies de la piété, crient qu'elle est loin de nous; mais comment seroit-elle loin de nous, puisqu'on ne l'a pas plutôt souhaitée qu'elle est à la porte?

33. Le roi de Lu avoit épousé une princesse de son nom, ce qui étoit contraire aux rites; &, pour pallier cette violation des rites, avoit changé le nom de la princesse. Le premier président de la justice demanda à Confucius si le roi faisoit les rites. Il les fait, répondit Confucius; & ce roi suivoit en effet dans ses mœurs les loix de l'honnêteté. En sorte que Confucius, sans

répondre à l'intention du président de la justice , se contenta de louer ce qu'il y avoit de louable dans le roi , & se retira.

34. Le préfet de la justice, rencontrant un disciple de Confucius, lui raconta la réponse qu'il lui avoit faite , & le blâma.

35. Le disciple le dit sur-le-champ à Confucius , qui s'écria : Que je suis heureux ! je ne peux pas faire une faute qu'on ne le sache.

36. Je fais peut-être aussi bien qu'un autre l'art de l'éloquence ; mais je n'ai encore pu jusqu'ici remplir tous les devoirs de l'homme sage.

37. Beaucoup de personnes donnoient à Confucius le titre de *Xim* ; c'est-à-dire d'homme excellent par

la sublimité de sa science & de sa vertu , ainsi que le titre de *Gin* , c'est-à-dire d'un homme doué d'une parfaite droiture de cœur.

Confucius le fut , & dit : Comment pourrois-je porter ces noms ? La seule chose peut-être que l'on peut dire de moi avec justice , c'est que je m'applique à l'étude de la science & à la pratique de la vertu sans dégoût , & que je l'enseigne aux autres sans me lasser.

38. Quoique le prodigue soit ordinairement arrogant & le parcimonieux vil , si cependant on compare ces deux vices , la parcimonie est moins condamnable que la prodigalité.

39. Voulez - vous distinguer l'homme du petit homme ? le pre-

mier a toujours une physionomie ouverte & un esprit élevé ; le second a le front ridé & le cœur inquiet.

40. Les disciples de Confucius disoient qu'il avoit su allier la douceur avec la gravité , la sévérité avec la bonté , & la magnanimité avec une modestie singulière.

A R T I C L E V I I I.

Eloges des anciens empereurs Ven-Vam-Yu, Xem, Y-A-O ; quelques maximes & avis du sage disciple Tsem-Tsu : devoirs du sage.

1. Le roi Tay-Vam avoit trois fils ; Tay-Pé l'aîné , Chum-Yum le second , & Ki-Hié le troisième. Tay-Vam , voulant fonder un nouvel

empire, nomma pour lui succéder son fils Ki-Hié, qui, par son caractère & par ses qualités, lui paroissoit plus propre à suivre les projets ambitieux. Aussitôt que Tay-Pé fut les dispositions de son pere, il sortit du royaume avec son frere Chum-Yum, & se retira dans la contrée méridionale de la province de Lu-Gnam, sous prétexte d'y chercher des herbes médicinales, & ils y menerent une vie pauvre. Ki-Hié succéda donc à son pere, & eut pour successeur son fils Ven-Vam, qui, suivant les projets de son pere & de son aïeul, jeta les fondemens de la famille impériale des Cheu, puisqu'il régna sur les deux tiers de l'empire.

On célébroit les grandes actions

de Ven-Vam, & la vertu de Pé-Y étoit dans le plus profond oubli. Est-ce donc, disoit Confucius, que la vertu de Tay-Pé n'est pas sublime & parfaite? Il a renoncé à l'espérance de l'empire avec autant de fermeté & aussi volontairement que s'il avoit refusé trois fois le sceptre impérial; mais le peuple qui ne peut s'élever jusqu'à la hauteur de son ame & pénétrer la profondeur & la sagesse de ses vues, ne rend pas justice à sa mémoire.

2. L'homme excessivement civil est incommode; l'homme excessivement précautionné devient timide; l'homme excessivement courageux devient turbulent; l'homme excessivement droit devient inconsideré.

3. Lorsqu'un prince a une vraie piété pour ses parents, il porte bientôt les peuples à cette même piété ; & lorsqu'il accorde des gratifications ou des dignités aux vieillards qui ont bien mérité de l'état , à ses amis & à ses familiers , il fait bientôt naître la bienveillance dans le cœur des peuples.

4. Tsum-Tsu, disciple de Confucius, avoit une école & des disciples : il étoit dangereusement malade ; il les appella , & leur dit : Un fils doit conserver sains & saufs les membres qu'il a reçus de ses peres s'il craint de les outrager. Voyez donc mes pieds & mes mains, & jugez si je n'ai pas obéi au livre des poésies qui dit : Conduisez - vous avec la crainte & la précaution d'un

homme qui marche sur le penchant d'un précipice, ou sur la glace. J'ai échappé au danger, & je suis aujourd'hui sans crainte. Mes chers disciples, prenez les mêmes précautions.

5. Ce même Tfu-Lu étant à l'extrémité, Mem-Kum, premier ministre de Lu, alla le voir, & lui demanda en quel état il se trouvoit ; Tsum-Tsu lui dit : Il y a une espece d'oiseaux qui par instinct connoissent que leur mort est prochaine, & alors ils font un chant lugubre. Lorsque l'homme touche à ses derniers moments, la droite raison semble alors l'inspirer, & il a coutume de tenir des discours sensés : recevez donc les avis salutaires d'un mourant.

6. Il y a trois choses qu'un sage ministre doit regarder comme très importantes ; la première, d'éviter dans son maintien, dans ses gestes, dans ses mouvements, dans ses manières, toute espèce d'arrogance & de dédain ; la seconde, de montrer toujours la candeur & la vérité sur sa physionomie ; la troisième, d'éviter dans ses expressions toute espèce de bassesse ou de malhonnêteté. Quant aux rires, je ne vous en parle point, parcequ'il y a des personnes chargées de les faire observer.

7. Tsem-Tsu, déplorant la mort prématurée de son condisciple Yen-Yuen, disoit : Où trouver un savant qui veut se faire instruire par un ignorant, un plus habile qui

veut apprendre d'un moins habile ? Où trouver un homme qui possède comme s'il ne possédoit pas, qui, au milieu de l'abondance, vit comme dans la pauvreté ? Où trouver enfin un homme qui, outragé cruellement, ne veut pas même se permettre de penser à la vengeance ? Je ne connois que mon cher condisciple Yen-Yuen qui, dans tous les moments de sa vie, ait dirigé tous ses efforts vers ces vertus.

8. Tsem-Tsu, disciple de Confucius, disoit : Celui à qui l'on peut confier non seulement la tutelle d'un pupille, mais encore le gouvernement d'un royaume de cent stades à la mort du roi ; que ni les vicissitudes, ni les dangers, ni les difficultés ne peuvent faire chance-

ler dans le chemin de la justice; celui-là, dis-je, ne mérite-t-il pas le nom de sage?

9. Le même Tsem-Tsu disoit : Il faut que le disciple de la sagesse ait un courage inébranlable & constant, car il se charge d'une fonction très importante, & il a une longue carrière à parcourir. Sa fonction renferme toute la perfection de la piété, & la droiture du cœur dans tous ses rapports. Y a-t-il quelque chose de plus grand & de plus important? Il doit pratiquer ces vertus dans toute sa vie, & par conséquent il a une longue carrière à parcourir.

10. Confucius disoit : On commence son entrée dans l'étude de la sagesse par le livre des poésies, dont

les vers inspirent doucement l'amour de la vertu & la haine du vice : on apprend à suivre ses maximes dans le livre des rites , qui apprennent à régler ses mœurs & sa vie : on arrive à la perfection par la musique, qui, par les doux accords des voix & des instruments, établit l'harmonie dans les passions & dans tous les mouvements de l'ame.

11. Un prince peut bien ordonner à un peuple ignorant & grossier de faire ce qu'il doit faire ; mais il ne peut pas lui ordonner de comprendre la raison pour laquelle ce qu'il fait est bien.

12. Un homme robuste & courageux qui hait excessivement la pauvreté, & l'homme sans vertu, qui est excessivement haï, excitent ordinairement des troubles.

13. Un homme égalât-il le prince Chen-Kum en génie & en habileté, s'il est orgueilleux & avare, je ne vois plus en lui rien de louable.

14. Il est bien difficile de trouver aujourd'hui un homme qui s'applique seulement trois ans à l'étude de la sagesse, sans desirer & sans espérer quelque magistrature.

15. Le disciple de la sagesse qui croit fermement, aime à apprendre & à suivre la route qu'il a commencée ; la mort même n'est pas capable de le détourner de son entreprise : cependant s'il approche d'un royaume rempli de dangers, il n'y entre pas ; & s'il s'excite du trouble dans le royaume qu'il habite, il en sort ; enfin tant que le royaume a

un bon gouvernement, il se montre, & entre dans les charges; mais si le gouvernement est vicieux, il se cache, & mene une vie privée.

16. Car il est également honteux pour le sage de mener une vie pauvre & obscure lorsque le gouvernement est bon, & d'être riche & honoré lorsque le gouvernement est vicieux.

17. Le sage ne cherche point à diriger les choses qui n'appartiennent point à son emploi.

18. De retour du royaume de Cy dans ma patrie, je réunis mes efforts à ceux du président de la musique pour la rétablir. Avec quel plaisir j'entendis alors la première ode du livre des poésies depuis la première strophe jusqu'à la dernière ! Quelle

abondance , quelle plénitude & quelle douceur dans ce concert !

19. Il y a des hommes d'un esprit simple & d'une conduite remplie de duplicité ; d'autres dont l'esprit est grossier & la vie paresseuse & négligée ; & d'autres enfin dont l'esprit est stupide & la conduite frauduleuse : je repousse inexorablement ces différentes espèces d'hommes : comment les instruire ?

20. Le sage doit apprendre comme s'il n'avoit rien appris , & craindre toujours d'oublier ce qu'il fait.

21. L'ame des empereurs Chum & Y-A-O n'étoit-elle pas de la plus grande élévation ? Tous deux avoient passé d'un état obscur & privé sur le trône impérial ; cependant on n'a jamais apperçu en eux le

moindre signe de vaine gloire ou d'amour de la domination. Ils ont possédé l'empire comme ne le possédant pas.

22. Quel empereur qu'Y-A-O ! Le ciel seul est au-dessus de tout, & il n'y a que l'esprit d'Y-A-O que l'on puisse comparer à l'élévation du ciel. En effet, sa vertu sublime & immense se communiqua tellement à tout l'empire, que tous les peuples en ressentirent les admirables effets, sans pouvoir remonter jusqu'à leur cause. Voilà pourquoi ils ne lui donnerent point de nom.

La seule chose que l'on pouvoit dire pour caractériser la vertu d'Y-A-O, ajoute l'interprete, étoit tout ce que le monde voyoit ; savoir, l'admirable tranquillité dont jouif-

soit tout l'empire, la concorde qui unissoit tous les peuples, & le regne florissant des loix, des rites & de la musique.

23. Il n'y a point de regne plus florissant que celui de Xun; avec cinq ministres il gouverna tout l'empire avec un applaudissement universel. Il n'avoit que cinq ministres : Yu pour la conduite des eaux; Cié pour l'agriculture; Scié pour l'enseignement de la morale; Kao-Yao pour l'administration de la justice; Pé-Yé pour la garde des montagnes & des fleuves. Après le regne de Xun, le plus florissant fut celui de Ven-Vam, qui disoit : J'ai dix ministres pour toutes les affaires intérieures & extérieures.

Anciennement, ajoutoit Confu-

cius, on disoit qu'il étoit difficile de trouver un homme capable de gouverner; croyez-vous qu'il n'en soit pas ainsi encore aujourd'hui? Autrefois sous les regnes d'Y-A-O & de Chun on vit en effet l'âge d'or; cependant dans ce siècle si fortuné on ne compte pas cinq ministres sages. Sous le regne de Ven-Vam, les arts & les sciences étoient encore plus florissans; & cependant on ne voit sous ce prince que dix ministres distingués par leur sagesse & par leur habileté. Croit-on qu'il soit facile de trouver des hommes habiles?

24. L'empereur Cheu, le dernier de la famille impériale des Yn, gouvernoit avec inhumanité. Le peuple & les princes se plaignirent, & commencerent à secouer le joug. Des

trois parties de l'empire , deux étoient sur le point de se soumettre à Ven-Vam , & de se proclamer empereur , s'il n'avoit arrêté le tumulte & refusé l'empire. Rester fidele & soumis tandis que l'on est proclamé empereur par les deux tiers de l'empire , est certainement la perfection de la vertu.

25. Quant au prince Yn , je ne lui connois point de fautes. Quoiqu'il fût de la plus grande simplicité & de la plus grande sobriété , il faisoit avec la plus magnifique somptuosité les cérémonies des ancêtres & des esprits. Quoique ses habits ordinaires fussent d'une étoffe grossiere , cependant il paroissoit dans les fêtes avec tout l'éclat que demandoit la dignité impériale. Son palais

étoit médiocre & presque vil; mais il n'épargnoit rien pour la commodité publique, soit pour arrêter les inondations, soit pour creuser des canaux pour écouler les eaux pendant les saisons pluvieuses, soit pour les réserver pour les temps de sécheresse. Je le répète, je ne peux trouver de défauts dans le prince Yn.

ARTICLE IX.

Différentes réflexions à la louange de Confucius & de sa doctrine; sa modestie & son humilité lorsqu'il parloit de lui. Préceptes pour parvenir à la sagesse.

1. CONFUCIUS parloit rarement de l'utilité, parcequ'elle nuit sou-

vent à la piété ; de la providence, parcequ'elle est impénétrable ; & de la piété, parcequ'elle est immense.

2. Un habitant du bourg Ta-Hiam, étonné de la science de Confucius, disoit : Oh ! que Confucius a une science prodigieuse ! Je ne fais quel nom lui donner, parceque je n'en trouve point qui exprime bien ce qu'il est.

3. On le rapporta à Confucius, qui dit à ses disciples : Lorsque cet homme dit qu'il ne sait quel nom me donner, il veut sans doute m'insinuer de prendre une profession & d'exercer quelque art. Mais lequel choisirai-je ? sera-ce l'art de conduire un char ou de lancer le javalot ? Je préfère le premier comme plus facile, afin d'avoir par ce moyen le titre de parfait cocher.

4. Autrefois c'étoit la coutume , & les rites le prescrivoient , de faire les chapeaux avec les fils les plus fins de la filasse brune ; aujourd'hui on les fait avec la bourre de soie par économie : comme il n'y a rien en cela de contraire à l'équité , je me conforme au plus grand nombre , & j'abandonne l'ancien rite. Il y a un autre rite qui prescrit au ministre , lorsqu'il va voir le roi , de le saluer au dernier degré du palais , & non dans la salle d'audience ; aujourd'hui le plus grand nombre ne salue le roi que dans la salle , ce qui , selon moi , a un air d'orgueil & d'audace : sur ce point je ne suis point le grand nombre , & je commence toujours mon salut au plus bas des degrés de la salle.

5. Confucius s'étoit interdit quatre choses ; de dire , Je veux faire ceci ; de s'en imposer la nécessité ; de s'y opiniâtrer lorsqu'il l'avoit fait ; enfin son intérêt personnel , ou son utilité particulière.

6. Yem - Hu , sous - préfet du royaume de Lu , bouleversoit tout , & avoit cruellement vexé les habitants de Quam qui étoient dans son voisinage , & s'étoit attiré de leur part une haine implacable. Confucius passant par ce lieu , les habitants , sur quelques traits de ressemblance , le prennent pour ce sous-préfet , courent aux armes & commencent à le poursuivre. Confucius dit à ses disciples effrayés du danger : La science des anciens sages , si florissante sous le règne de

Ven-Vam , n'existe plus que dans mes instructions. Si le ciel avoit résolu qu'elle s'anéantît , il ne l'eût pas déposée entre mes mains pour me faire mourir après l'avoir publiée. Ainsi , si le ciel ne veut pas que cette science soit anéantie & se perde , que peuvent contre moi les habitants de Quam ?

7. Le premier ministre du royaume d'Ou disoit à Tfu-Kum , disciple de Confucius : Il faut que votre maître soit un homme excellent ou un sage ; sans cela , comment posséderoit-il tant de sciences & d'arts ?

8. L'excellence ou la sagesse , répondit Tfu-Kum , consiste beaucoup plus dans la vertu que dans la science ; & le ciel a tellement répandu ses faveurs sur notre maître ,

qu'outre les arts & les sciences qu'il possède , il est encore un parfait modele de toutes les vertus.

9. Confucius ayant appris la question que le ministre avoit faite à son disciple , lui dit : Ce ministre ne fait pas comment j'ai acquis la connoissance des arts & des sciences , le voici : Dans mon enfance & dans ma jeunesse je menois une vie obscure , & j'étois sans emploi ; j'eus alors tout le loisir pour m'appliquer aux arts & aux sciences. Mais pour mettre un homme au nombre des sages , est-il nécessaire qu'il sache plusieurs sciences & plusieurs arts ? non certainement.

10. Tfu-Cham disoit que Confucius son maître disoit souvent : J'ai pu dans ma jeunesse m'appli-

pliquer à plusieurs arts & à plusieurs sciences , parceque j'étois absolument sans emploi.

11. Il y a des personnes qui disent que je fais beaucoup de choses ; cependant il est certain que je ne fais rien. Si quelque pauvre homme ignorant m'interroge sur quelque précepte de la sagesse , je lui en explique la raison & la fin , & je tâche de ne lui laisser rien à desirer ; voilà la seule chose que je sache.

12. Une ancienne tradition de la Chine portoit que sous le regne de Xam on avoit vu un aigle sur le haut du palais impérial ; que sous le regne de Ven-Vam on l'avoit entendu chanter sur la montagne Ki , dans la province où ce prince étoit né ; enfin , que sous Fohi , fondateur

de l'empire , on avoit vu sortir du fleuve jaune un dragon qui portoit sur son dos une grande nappe sur laquelle étoient écrits 55 caractères blancs & noirs dont on avoit fait des symboles. Tous ces événements étoient regardés comme d'heureux présages , & comme des signes qui annonçoient un bon gouvernement.

Confucius, voyant les mœurs de son siècle corrompues, & le peu de progrès de son enseignement, faisoit allusion à cette opinion , & disoit : Nous n'avons plus de présages qui nous annoncent un bon gouvernement ; l'aigle ne paroît plus , & l'on ne voit point sortir de nappe du fleuve jaune : c'en est fait de ma doctrine.

13. Lorsque Confucius appercevoit un homme en deuil, un magistrat ou un aveugle, il se levoit s'il étoit assis, & accéléroit son pas s'il marchoit, afin de leur témoigner des égards & du respect.

14. Yen-Yuen, disciple de Confucius, disoit : Hélas ! que la doctrine de notre maître est sublime ! qu'elle est solide ! qu'elle est subtile ! Dans les commencements, en considérant sa sublimité, je croyois que je pourrois m'élever jusqu'à elle ; aujourd'hui, plus je paroiss m'en approcher, & plus elle me paroît élevée. En réfléchissant sur sa profondeur, je croyois pouvoir la pénétrer ; mais aujourd'hui, plus je m'efforce de l'approfondir, & plus elle me paroît impénétrable.

Enfin, en méditant sur sa subtilité, je croyois qu'elle deviendrait sensible, & que je pourrois pour ainsi dire la voir de mes yeux; & voilà qu'elle m'échappe des mains; je les trouve vuides, croyant l'avoir saisie.

15. Mais quoique la doctrine de notre maître soit si sublime, si solide & si subtile, cependant, par le moyen du bel ordre qu'il met dans ses discours, il a une dextérité singulière pour intéresser ses disciples. Lorsqu'il traite de choses spéculatives, il nous promene pour ainsi dire dans le sanctuaire de la nature, nous en fait voir tous les secrets, & nous fait parcourir l'histoire de tous les temps; mais lorsqu'il s'agit de pratique, il est très

ferré , & nous donne des moyens courts & faciles pour réprimer les passions , pour recueillir son esprit , pour avoir toujours un maintien décent , & pour suivre les loix des rites.

16. Enfin , quoiqu'en considérant cette science je veuille m'arrêter , je ne le peux , tant sa douceur & sa beauté me charment ; mais lorsque j'ai épuisé mes forces & mes ressources pour la pénétrer , & que je crois la voir , je n'ai plus de moyen pour la suivre , quoique je le desire ardemment.

17. Confucius étant grièvement malade , Tfu - Lu , le plus ancien de ses disciples , chargea quelques uns de ses condisciples de faire chez lui les fonctions de sous - préfets & de courtisans , comme cela se

pratiquoit dans la maison du premier ministre. Cependant Confucius n'ayant alors aucune charge, il ne convenoit pas qu'il eût ni sous-préfets ni courtisans.

18. Lorsque le danger fut passé, & que Confucius vit l'état de sa maison, il appella Tfu-Lu, & lui dit : Je savois depuis long-temps que Tfu-Lu étoit fastueux, & qu'il aimoit à en imposer. Depuis que je ne suis plus en charge, tout le monde fait que je n'ai ni préfets ni courtisans ; n'en ayant point & ne devant point en avoir, qu'est-ce que Tfu-Lu veut que je trompe ? Vent-il par hasard que j'en impose au ciel ?

19. D'ailleurs ne vaut-il pas mieux finir tranquillement mes jours entre les mains d'un petit

nombre d'amis , en suivant les loix de l'honnêteté, qu'au milieu de ce cortege de faux sous-préfets & de courtisans que les rites ne permettent pas ? Je veux que , privé de cet attirail de sous-préfets & de courtisans , je ne puisse obtenir une pompe funebre magnifique ; mais au moins mes disciples ne me laisseront pas sans sépulture & sans tombeau.

20. Tfu-Kum , voyant que Confucius son maître , avec une science & une vertu sublime , ne recherchoit aucune magistrature , lui dit : Il y a un homme qui possède une très belle pierre précieuse , doit-il l'enfermer & la dérober aux regards des hommes , ou l'exposer & chercher à la vendre ?

Pourquoi ne la vendroit-il pas ? reprit Confucius : mais avant de la vendre j'attendrois qu'il se présentât un acheteur qui m'en offrît un juste prix ; car on avilit les marchandises que l'on veut forcer d'acheter.

21. Confucius , ayant parcouru sans succès plusieurs provinces pour y enseigner sa doctrine , forma le projet de se retirer dans les contrées de l'orient qui étoient habitées par différentes nations. Un particulier , étonné de cette résolution , lui dit : La terre de cette contrée est mauvaise , & les habitants en sont barbares ; comment pourrez-vous y demeurer ? Si un sage s'y établit , répondit Confucius , & qu'il puisse apprendre à ces peuples les regles &

les loix des mœurs, pourra-t-on regarder cette contrée comme mauvaise & méprisable ?

22. Depuis que , de retour du royaume de Guéi dans le royaume de Lu ma patrie , j'ai réformé les loix de la musique, on a donné la grace & la décence convenables à celle que l'on chante dans les repas des hôtes , & dans les cérémonies des princes morts.

23. Respecter en public les rois & les grands ; obéir dans sa maison à ses parents & à ses frères ; observer exactement les rites dans les funérailles ; ne point s'enivrer dans les festins ; quoique tous ces devoirs soient communs & même vulgaires , cependant je ne les remplis pas parfaitement.

24. Confucius, sur le bord d'un fleuve, disoit : Voilà l'image fidele du monde; cette eau s'écoule sans interrompre son cours, & les choses humaines sont emportées par un mouvement qui ne suspend sa marche ni nuit ni jour.

25. Je n'ai point encore vu porter l'amour de la vertu aussi loin que l'on porte l'amour de la volupté.

26. Il dépend de nous d'avancer ou de ne pas avancer dans l'étude de la sagesse. Si de dix parties de la sagesse j'en ai acquis neuf par mon travail, & que, saisi tout-à-coup par la paresse, je cesse de travailler & j'abandonne mon entreprise, je suis semblable à celui qui entreprend d'élever une terrasse, & qui,

lorsqu'elle est presque à la hauteur qu'il vouloit lui donner, & qu'il ne manque pour l'achever qu'un panier de terre, se décourage & abandonne son entreprise.

C'est de la volonté seule de cet homme que vient la cessation du travail & le renoncement à son entreprise. Il en est de même lorsque je m'arrête dans le chemin de la vertu ; c'est de moi seul que cela vient.

Au contraire , si je commence par former une ferme résolution d'entrer dans la carrière de la vertu , quoique difficile , & de m'y perfectionner sans me rebuter par la difficulté de l'entreprise , je suis semblable à un homme qui veut élever un môle dans une plaine , &

qui, bien qu'il n'ait encore jamais sé
qu'un panier de terre, ne s'aban-
donne cependant ni au découra-
gement ni au désespoir, poursuit
son ouvrage; & l'acheve. C'est la
volonté seule de cet homme qui fait
qu'il continue son ouvrage & qu'il
l'acheve; de même c'est de moi seul
que vient ma persévérance dans la
carrière de la vertu, où je n'étois
d'abord entré qu'avec peine & en
chancelant.

27. Le plus zélé de mes disciples
pour apprendre la science de la sa-
gesse que j'enseigne, fut mon cher
Hoéi, ou Yen-Yuen.

28. Hélas! je ne l'ai jamais vu ni
s'arrêter ni se relâcher.

29. Il y a des chaumes de riz qui
s'élèvent, mais qui ne donnent point

de fleurs; d'autres portent des fleurs & ne produisent point de grain. Il en est ainsi des élèves des lettres.

30. Il faut respecter non seulement les vieillards, mais encore les jeunes gens. Puis-je savoir si dans la suite ce jeune homme ne fera pas plus éclairé & plus vertueux que moi? Je ne crois cependant pas que l'on doive aucun respect à celui qui, ayant atteint quarante ou cinquante ans, ne s'est fait aucun nom comme savant ou comme vertueux; car s'il n'a fait aucun progrès dans la vigueur de l'âge, peut-on espérer qu'il en fera pendant la longueur de la vieillesse?

31. Si quelqu'un fait une faute & qu'on l'en avertisse, mais avec amitié, pourroit-il ne pas écouter

celui qui l'avertit ? Mais ce que l'on doit se proposer uniquement dans les avertissements, c'est que celui à qui on les donne se corrige. Si l'on ne donne des avis qu'en paroles couvertes, en prenant des détours, & avec prudence, celui à qui on les donne peut-il n'en être pas satisfait ? Mais il faut que celui qui les donne n'ait pour but que d'engager à les suivre ; car si l'homme averti n'est satisfait que de la discrétion du moniteur, & qu'il n'entende pas les avis qu'on lui donne, ou que, les entendant, il ne les suive pas, je ne vois pas à quoi servent ni l'avis ni la prudence avec laquelle on le donne ; non plus que les conseils donnés en termes clairs, si celui à qui on les donne se contente de les

entendre & ne se corrige pas.

32. Il faut qu'un disciple de la sagesse s'applique sur-tout à être vrai & sincère : quant à sa société, il faut qu'il fréquente des hommes égaux ou supérieurs à lui ; enfin, comme personne ne peut vivre sans commettre des fautes, il faut qu'il travaille sans cesse à se corriger, & que jamais il ne s'ennuie de ce travail.

33. Quoiqu'il n'y ait point de général qu'on ne puisse domter, il n'y a cependant point de soldat dont on puisse domter l'esprit.

34. Mon disciple Tfu-Lu ne rougit point de paroître couvert d'une vile casaque devant des hommes vêtus superbement des plus riches fourrures des renards & des

hermines des contrées orientales :

35. Une ode du livre des poésies dit : « Un homme sans envie & sans ambition peut-il ne pas se bien conduire ? »

Tsu-Lu chantoit continuellement cette strophe avec satisfaction, & se l'appliquoit. Confucius, pour réprimer la vaine joie de son disciple, & pour lui donner de l'émulation, lui dit : Ce sont sans doute deux vertus, que l'exemption d'envie & d'ambition ; mais que c'est peu de chose en comparaison de la vaste perfection de l'homme de bien !

36. Tout le monde fait que ce n'est qu'après les froids de l'hiver que tombent doucement les feuilles des pins & des cyprès ; & c'est en

cela qu'ils different des autres arbres. Ils sont l'emblème de la différence du sage & de l'insensé.

37. Le prudent n'est point irrésolu ; le pieux n'a point de remords ; le brave ne craint point.

38. Un maître sage doit se proportionner à la capacité de ses disciples : on peut admettre aux instructions celui qui desire de s'instruire ; mais il ne faut pas pour cela le faire entrer sur-le-champ dans le chemin de la perfection ; lorsqu'il y est entré , il ne faut pas sur-le-champ lui proposer une constance à l'épreuve de la prospérité & de l'adversité. Parvenu à la constance, il ne faut pas aussitôt le peser rigoureusement à la balance exacte de l'homme prudent.

39. Une ancienne ode exprimoit ainsi les sentiments d'un ami séparé d'un ami : « Lorsque je vois
 « ces beaux poiriers couverts de
 « fleurs & de feuilles qu'un vent
 « frais agite doucement, puis-je ne
 « pas penser à vous ? Mais, hélas !
 « que le lieu où vous habitez est
 « loin de moi ! »

Celui qui a fait cette strophe, disoit Confucius, n'étoit pas fortement & uniquement occupé de son ami ; sans cela , comment auroit-il pu dire qu'il étoit loin de lui ?

A R T I C L E X.

*Des mœurs publiques & privées
 de Confucius.*

1. CONFUCIUS étoit chez lui

sans apprêt, sans déguisement & de la plus grande sincérité; mais si économe de ses paroles, si l'on peut s'exprimer ainsi, que l'on étoit tenté de croire qu'il ne pouvoit parler. Au contraire, aux cérémonies des rois morts ou dans les palais, il étoit éloquent, & cependant très discret & très réservé.

2. Dans le palais il s'entretenoit avec les préfets inférieurs; il montrait une juste élévation d'ame & une honnêteté pleine de dignité lorsqu'il parloit aux supérieurs.

3. Lorsqu'il étoit en présence du roi, tout son maintien respiroit la vénération & le respect; mais on n'y voyoit rien de contraint.

4. Si le roi l'appelloit pour recevoir un roi étranger, sur-le-champ

sa physionomie changeoit ; la gravité sembloit s'en emparer , & il marchoit aussi lentement que s'il eût été malade.

5. Lorsqu'un roi étranger arrivoit à la porte du palais , il étoit reçu par trois ministres qui le suivoient, & qui rapportoient aux deux rois ce que chacun d'eux disoit ; après quoi les deux rois s'approchoient & entroient ensemble dans le palais. Dans une de ces cérémonies , Confucius au milieu des deux autres ministres , & recevant de celui qui étoit à sa gauche les paroles du roi, qu'il rendoit à celui qui étoit à sa droite , on a remarqué qu'il remplissoit cette fonction avec tant de décence & de modestie , que le bas de sa robe ne faisoit pas le moindre mouvement.

6. Lorsque les deux fois entroient dans la grande salle, Confucius accéléroit un peu son pas en étendant & en élevant un peu les bras.

7. Lorsque le roi reconduisoit le roi étranger jusqu'à la porte, & qu'il s'y arrêtoit un peu jusqu'à ce que celui-ci fût hors de sa vue, il disoit au roi : On ne voit plus l'étranger, & il ne tourne plus la tête.

8. En entrant dans le palais il se courboit comme si la porte eût été trop basse, & jamais il ne s'arrêtoit sur le seuil de la porte.

9. Passoit-il devant le trône, sur-le-champ le respect se peignoit sur son visage ; il levoit à peine le pied, & sembloit devenir muet

10. S'il alloit voir le roi, lors-

qu'il montoit les degrés de la salle intérieure il levoit un peu sa robe & retenoit son haleine comme s'il n'eût pu respirer.

11. Lorsqu'il sortoit de l'audience du roi, il n'avoit pas plutôt touché le premier degré de l'escalier que la sérénité se répandoit sur son visage; lorsqu'il étoit au dernier, il accéléroit un peu le pas pour se mettre hors de la vue du roi, & venoit prendre sa place parmi les grands. Alors il reprenoit son maintien respectueux avec l'apparence d'une sorte d'inquiétude.

12. Autrefois lorsque l'empereur créoit des rois, il leur donnoit pour cachet un onyx sur lequel étoit gravé un écusson qu'ils devoient tenir à leur main devant leur poitrine

toutes les fois qu'ils alloient voir l'empereur. Les rois le donnoient à leurs ambassadeurs , soit auprès de l'empereur , soit auprès des autres rois. Lorsque Confucius partoît pour quelque ambassade , il recevoit le cachet avec un profond respect & le corps courbé comme s'il n'eût pu le porter. Lorsqu'il le tenoit en parlant, il sembloit lui rendre hommage. Sa physionomie étoit tellement changée, qu'il avoit l'air de la crainte , & il marchoit lentement comme dans une cérémonie où l'on marche à la suite des autres.

13. Lorsqu'il offroit publiquement au roi vers lequel il étoit envoyé les présents du roi qui l'envoyoit, il avoit une vénérable gra-

vité, & il prenoit un visage plus gai lorsqu'il présentoit les siens propres.

14. Le collier de sa robe n'étoit jamais ni rouge ni jaune, & il n'employoit jamais pour ses habits ordinaires ni le rouge ni le brun, parcequ'il croyoit que ces couleurs ne convenoient qu'aux femmes.

15. Dans l'été, lorsqu'il n'avoit qu'un simple habit de toile de chanvre fine ou grossiere, il mettoit toujours dessous un autre habit par décence, pour ne pas laisser voir indécemment son corps. En hiver il étoit vêtu de peaux couvertes d'un drap de la même couleur.

16. Ses habits ordinaires, faits de peaux, étoient fort longs; mais la manche droite étoit un peu plus

courte, afin d'écrire & de faire tous les mouvements plus facilement. Dans les temps où il n'étoit pas permis de se déshabiller pour dormir, il avoit une robe particuliere qui avoit une fois & demie la longueur de son corps.

17. Pendant l'hiver il étoit vêtu dans sa maison de fourrures de renards, ou d'un animal dormeur, nommé *ho*, parcequ'il les croyoit plus chaudes. Excepté dans les cérémonies funebres, il portoit toujours pendus à ses habits tous les ustensiles d'un usage continuel & nécessaire; par exemple, un couteau, une pierre à aiguiser, une petite broche. Il ne portoit une robe longue & ouverte que dans les cérémonies publiques. Dans tout au-

tre temps son habit étoit exactement fermé.

18. Lorsqu'il remplissoit les devoirs envers les parents morts, son bonnet étoit bordé d'une peau de bouc noir. Quoiqu'il ne fût pas dans les charges, cependant il alloit au palais tous les premiers jours du mois en habit de cour.

19. Dans les jours d'abstinence il portoit une robe de toile de chanvre, & changeoit sa nourriture ordinaire, & habitoit une chambre plus retirée.

20. Quoiqu'il ne recherchât point les mets délicats, il vouloit cependant que son riz fût bien mûr, & il aimoit le hachis de viande & de poisson.

21. Il ne se permettoit de man-

ger ni le riz lorsque l'humidité & la chaleur l'avoient fait fermenter, ni la chair & le poisson lorsqu'ils étoient hasardés, ni rien qui eût une couleur dégoûtante ou une odeur rebutante, ni rien de ce qui étoit mal cuit ou prématuré.

22. Il avoit de la répugnance pour tout ce qui étoit coupé désagréablement ou mal assaisonné. Quoiqu'il aimât beaucoup la viande, & qu'il la préférât aux autres aliments, il ne s'en permettoit cependant que ce que son estomac pouvoit digérer. Dans les repas il ne se prescrivait rien sur le vin : cependant il en buvoit avec modération, & jamais jusqu'à l'ivresse.

23. Il ne buvoit jamais de vin acheté au marché, & ne mangeoit

point de viandes fumées. Il admettoit le gingembre dans les assaisonnements, mais en petite quantité.

24. Lorsqu'il assistoit aux cérémonies des rois défunts, il distribuoit sur-le-champ la portion de viande qu'on lui avoit envoyée; & dans les cérémonies de ses ancêtres, il ne gardoit jamais la viande huit jours, parcequ'alors elle tenoit à la putridité.

25. Il ne parloit jamais ni en mangeant ni lorsqu'il alloit se coucher. De tout ce qu'il mangeoit, même des légumes & des aliments les plus communs, il en mettoit une petite portion sur une assiette placée au milieu de la table en témoignage de reconnoissance pour ceux qui les premiers avoient appris

à cuire les aliments. Il faisoit cette espece d'offrande avec la gravité & la modestie que l'on s'impose lorsque l'on rend un hommage.

26. Il ne s'asseyoit point sur une natte ou sur un tapis mal arrangé.

27. Lorsqu'il avoit assisté à un repas public, il ne vouloit jamais sortir qu'après les plus âgés.

28. Lorsque les magiciens arrivoient chez lui pour chasser les esprits malins & morbifiques, il se montroit en habit de cour sur les degrés de l'escalier qui étoit à l'orient.

29. Lorsqu'il envoyoit un de ses disciples dans un autre royaume pour savoir des nouvelles d'un ami, il le saluoit à son départ avec respect comme s'il eût vu son ami dans celui qu'il envoyoit.

Kam , premier ministre de Lu , envoya un médicament à Confucius : il le salua avec respect , & le reçut avec politesse pour ne pas paroître mépriser celui qui le donnoit. Il dit ensuite à celui qui l'apportoit : Comme je ne sais pour quelle maladie ce médicament doit être employé , je n'ose en goûter.

30. L'écurie de Confucius fut consumée par le feu ; il l'apprit en revenant du palais , & demanda si aucun homme n'avoit été incommodé par l'incendie , sans faire aucune question sur les chevaux.

31. Si le roi lui envoyoit un plat de viande cuite , il en mangeoit sur-le-champ un peu avec autant de décence & de gravité que si le roi eût été présent , & il distribuoit le

reste. Si c'étoit de la chair crue, il la faisoit cuire, & l'offroit à ses ancêtres : si c'étoit un animal vivant, il le faisoit nourrir.

32. Lorsqu'il étoit à la table du roi, si le prince faisoit l'offrande aux inventeurs de la cuisine, Confucius ne se permettoit pas de faire la même offrande, & mangeoit aussitôt que le prince l'avoit faite, & n'attendoit pas que le roi l'invitât à manger, comme cela se pratiquoit pour faire honneur aux hôtes.

33. S'il étoit malade, & que le roi le visitât, il se tournoit par respect vers la porte orientale ; & ne pouvant prendre l'habit de la cour, il le faisoit mettre sur son lit avec sa ceinture. /

34. Lorsque le roi l'appelloit, il n'attendoit pas, pour se rendre à la cour, que son char fût attelé, il partoît sur-le-champ, dans la crainte que son retardement ne fût préjudiciable dans ces temps de trouble.

35. S'il apprenoit qu'un de ses amis fût mort sans laisser aucun bien, il disoit aussitôt : Je ferai les frais de ses funérailles. Lorsqu'un ami lui envoyoit un présent, quelque précieux qu'il fût, des chevaux, un char, ou autre chose, il ne lui témoignoît aucun respect, il se contentoit de le recevoir avec amitié ; excepté cependant la chair qui avoit été présentée aux ancêtres, à laquelle il témoignoît le même respect qu'aux morts.

36. Lorsqu'il étoit au lit, il ne s'y tenoit pas dans un état de désordre comme un mort; & lorsqu'il étoit seul chez lui, il dépofoit la gravité sérieuse qu'on lui voyoit en public.

37. S'il rencontroit un homme en deuil, quelque familier qu'il fût avec lui, la sensibilité pour son malheur changeoit sur-le-champ sa physionomie. S'il rencontroit un ministre ou un aveugle, il se levoit aussitôt, & prenoit pour l'un & pour l'autre un air respectueux.

38. Lorsqu'il étoit dans son char, & qu'il rencontroit ou un homme en deuil, ou quelqu'un qui portât le livre où sont écrits tous les noms des citoyens, aussitôt il s'inclinoit profondément & respectueusement

jusques sur la traverse de son char.

39. Lorsqu'il étoit invité, & qu'étant à table il voyoit une grande abondance & une grande élégance dans le service, son visage changeoit, & se levant, il saluoit son hôte avec respect. Sa physionomie changeoit aussi s'il tonnoit, si le vent rendoit un sifflement aigu.

40. Lorsqu'il montoit dans son char, il prenoit les guides des chevaux étant droit & debout; assis, il ne détournoit point la tête: s'il lui survenoit quelque chose à dire, il le disoit modestement; s'il vouloit faire voir quelque chose, il ne le montrait point avec le doigt.

41. Les oiseaux, disoit-il, n'ont pas plutôt apperçu le visage des chasseurs, qu'ils s'envolent aussitôt,

&, après plusieurs tours dans les airs, vont se reposer dans un lieu de sûreté. Ayant apperçu un faisan qui étoit sur le sommet d'une montagne : Hélas ! dit-il , que ce faisan sait bien pourvoir à sa sûreté ! qu'il connoît bien le temps de boire , de manger & de se reposer ! Tfu-Lu , entendant les réflexions de Confucius , marche au faisan comme s'il eût eu dessein de le prendre ; mais le faisan , après avoir chanté trois fois , s'envola.

ARTICLE XI.

Observations & jugement de Confucius sur ses disciples.

1. LORSQU'IL s'agit des devoirs de l'honnêteté & de la musique , on

croit que les anciens étoient ignorants & grossiers, & que les modernes, au contraire, sont polis & d'un goût exquis. Cependant je me conforme à ces deux égards aux anciens.

2. Chao, roi de Tsfou, appella chez lui Confucius pour le charger du premier ministère. Confucius part pour s'y rendre accompagné de beaucoup de disciples. Il étoit arrivé sur les frontières des deux royaumes de Chin & Tsay. Les ministres de ces deux petits états craignoient les effets de la sage administration de Confucius dans un royaume aussi considérable que celui de Tsfou: ils environnerent Confucius de soldats, & lui fermerent le passage; en sorte que, sans escorte & sans

vivres , il fut obligé de retourner avec ses disciples dans le royaume de Lu sa patrie.

Long - temps après , Confucius disoit : Les disciples qui avoient eu le courage de me suivre jusqu'aux royaumes de Chin & de Tsay sont aujourd'hui dispersés ; aucun d'eux ne fréquente aujourd'hui ma maison.

3. Tous ces disciples qui avoient suivi Confucius étoient d'un mérite rare ; cependant il y en avoit quelques uns qui excelloient, les uns par leur vertu, comme Yen-Yuen, Mem-Tsu-Kien , Gen-Pé-Nien , Chun-Kem ; par leur éloquence , comme Tsay-Ngo & Tsu-Kum ; dans l'art de gouverner , comme Gen-Yen & Ki-Lu ; dans les sciences , comme Tsu-Yen & Tsu-Hia.

4. Confucius, en se rappelant le souvenir de ces disciples, disoit : Yen-Yuen écoutoit avec un visage gai tout ce que je disois, & s'empressoit de le pratiquer.

5. Mim-Tsu-Kim étoit si bon fils & si bon parent, que les étrangers ne louoient pas moins sa piété que ses parents mêmes.

6. Nau-Yen se rappelloit & répétoit trois fois par jour la maxime du livre des poésies, qui dit : « On peut effacer la tache de l'albâtre ; mais on n'efface jamais la tache d'un mot échappé ». C'étoit pour cela que Confucius lui avoit fait épouser la fille de son frere.

7. Le premier ministre du royaume de Lu, qui vouloit proposer au roi pour les charges quelques uns

des disciples de Confucius, lui demanda quels étoient parmi les disciples ceux qui desiroient véritablement d'apprendre.

Mon disciple Yen-Hoéi étoit véritablement amateur de la science; mais, hélas! une mort prématurée l'a enlevé; aujourd'hui je n'en connois plus.

8. A la mort d'Yen-Yuen, son pere pria Confucius de lui donner son char afin de le vendre pour mettre quelque ornement sur le tombeau de son fils, croyant que ce char n'étoit pas fort nécessaire à Confucius depuis qu'il n'étoit plus en charge; Confucius lui dit: Qu'un fils ait ou n'ait pas de talents & de science, son pere le traite toujours comme son fils. Or Pé-Y, mon fils

unique, étant mort, je lui ai donné un tombeau, mais sans aucun ornement, & je n'ai pas cru que, pour décorer son tombeau, il fallût vendre mon char & me mettre dans la nécessité d'aller toujours à pied; car quoique je ne sois plus dans les charges, cependant comme je suis immédiatement après les premiers préfets du royaume, & que je traite souvent des affaires publiques, il ne convient pas que je sois dans la nécessité d'aller toujours à pied.

9. Confucius espéroit que son disciple Yen-Yuen propageroit sa doctrine: voyant qu'il étoit mort si promptement, il disoit en gémissant: Hélas! le ciel m'ôte la vie! A la nouvelle de sa mort  répandit un torrent de larmes.

10. Ses disciples en furent surpris, & disoient : La douleur de notre maître est excessive. Je ressens, leur dit Confucius, la plus vive douleur ; mais la raison ne l'autorise-t-elle pas ? & si je ne pleure pas amèrement ce disciple, qui pleurerai-je donc ?

11. Yen-Yuen étant mort dans la pauvreté, ses condisciples résolurent de lui faire à leurs dépens de magnifiques obseques. Confucius les désapprouva : Cela est contraire à la bienséance, disoit-il ; car la raison demande que les funérailles répondent à la condition & aux facultés du mort. Cependant Yen-Yuen fut enterré avec magnificence. Confucius les blâma, & leur dit : Tant que mon cher Yen-Yuen

a vécu, il m'a regardé comme son pere, & moi je n'ai pu à sa mort le traiter comme mon fils; car lorsque mon fils Ly mourut, je le fis inhumer conformément aux regles des rites & de la droite raison: au reste, ce sont ces deux ou trois disciples qui ont commis cette faute, je n'y ai aucune part.

12. Tfu-Lu demanda à Confucius comment il falloit servir les esprits.

Comment! lui dit Confucius, vous ne savez pas encore comment il faut servir les hommes que vous voyez, & vous demandez comment vous devez servir les esprits que vous ne voyez pas!

Oserois-je vous demander ce que c'est que la mort? lui dit le même disciple.

Vous ne savez pas encore ce que c'est que la vie, ni comment on vit bien, lui dit Confucius, comment pourriez-vous savoir ce que c'est que la mort, & comment elle est heureuse ?

13. Quatre disciples d'une physionomie différente étoient autour de Confucius : Min-Tsu-Kien avoit un visage doux & benin ; Tfu-Lu un air audacieux ; Gen-Yen & Tfu-Kum une mine grave.

Confucius, en les regardant, éprouva un sentiment de plaisir qu'il ne put s'empêcher de manifester ; cependant comme il voyoit trop d'audace dans Tfu-Lu, il lui dit : Je crois voir dans Tfu-Lu un homme qui ne peut mourir d'une mort naturelle. En effet, il fut tué dans une bataille.

14. Le roi de Lu vouloit abattre le trésor & le grenier public, dont quelque partie tomboit de vétusté, & en construire un nouveau : tous les ministres approuverent son projet, excepté Mim-Tsu-Kien, disciple de Confucius, qui opina qu'il étoit inutile de faire un nouvel édifice pour le trésor & pour le grenier.

Confucius, ayant su l'avis de Mem-Tsu-Kien, dit : Cet homme n'est pas pressé de dire son avis ; puisqu'il a parlé si hardiment, il falloit que la raison l'exigeât.

15. Tsu-Lu jouoit de la guitare dans la salle de Confucius ; & comme il aimoit la guerre, il jouoit avec force un air militaire.

Pourquoi donc, dit Confucius,

pourquoi Tfu-Lu joue-t-il ainsi un air guerrier dans mon école ? Il s'apperçut que sa question avoit porté coup à l'opinion que ses disciples avoient de Tfu-Lu ; il les en blâma , & leur dit : Tfu-Lu n'est pas encore dans le sanctuaire de la sagesse ; cependant il a tant de courage & d'élévation , qu'on peut dire qu'il est dans l'anti^echambre.

16. Tfu-Kum demandoit à Confucius quel étoit le plus sage de Su ou de Xam , ses deux condisciples ; il répondit : Su entreprend plus qu'il ne peut , & Xam moins.

Par conséquent , repartit Tfu-Kum , Su est au-dessus de Xam.

C'est un tort égal , dit Confucius , de pécher par excès ou par défaut.

17. Ki-Sum, premier ministre de Lu, étoit d'une richesse prodigieuse. Gen-Kien, disciple de Confucius, avoit l'administration de sa maison, & employoit mille moyens pour l'enrichir encore.

Ce Gen-Kien, dit Confucius à ses disciples, n'est plus à moi; je le renie : vous que je regarde comme mes disciples, allez l'attaquer & le reprendre unanimement; vous devez faire tous vos efforts pour le corriger.

18. Il disoit de quatre autres disciples : Chay est un peu trop grossier; Seu, un peu trop lent; Su n'est pas assez franc; Ten, pas assez poli.

19. Il disoit ensuite : Mon disciple Yen-Hoéi ne touchoit-il pas à la perfection de la sagesse ? Quoi-

que réduit souvent à la dernière misère, il étoit cependant toujours serein & gai : au contraire, Tfu-Kum, rebelle à l'ordre de la providence, étoit sans cesse occupé des moyens d'amaſſer des richesses ; & il avoit tant de ſagacité, qu'il réussissoit presque toujours dans ſes projets.

20 Tfu-Kum demandoit à Confucius ce qu'il penſoit de la conduite de ceux qui étoient doués d'une certaine probité naturelle.

Comme ces hommes ne ſuivent point la règle parfaite des anciens ſages, dit Confucius, ils ne peuvent pénétrer dans le ſanctuaire de la ſageſſe.

21. Si, ſur la ſeule apparence, ou ſur les ſeuls diſcours, vous jugez que quelqu'un a de la vertu, pou-

vez-vous assurer si elle est vraie ou fautive ?

22. Le disciple Tfu-Lu demanda à Confucius s'il pouvoit réduire en pratique sur-le-champ la doctrine qu'il avoit reçue dans son école.

N'avez-vous pas un pere & des freres aînés ? répondit Confucius ; comment pouvez-vous , sans leur agrément , pratiquer ce que vous avez entendu dans mon école ?

Gen-Kien lui fit la même question , & Confucius lui répondit affirmativement.

Kum-Si-Hoa , un troisieme disciple , lui dit : Voilà deux réponses qui me paroissent presque contradictoires , & qui m'embarassent ; permettez que je vous en demande l'explication.

Confucius lui dit : Gen-Kien est timide , il faut lui donner du courage ; Tfu-Lu est courageux & audacieux , il faut le contenir.

23. Lorsque les habitants de Quam assaillirent Confucius , & qu'il leur échappa , Yen-Yuen resta en arriere , & enfin retrouva peu après Confucius, qui en fut charmé, & lui dit : Je croyois que l'on vous avoit tué.

Comment pourrois-je m'exposer à la mort tant que vous vivez ? répondit le disciple.

24. Tfu-Lu & Gen-Kien, deux disciples de Confucius, étoient sous-préfets de la maison du premier ministre de Lu. Ki-Tfu-Yen, son fils, demanda à Confucius si l'on pouvoit dire que ces disciples avoient

les vertus qui font les grands ministres. Il ne faisoit cette question que pour se glorifier du choix de ces deux sous-préfets , si Confucius répondoit affirmativement.

Je m'attendois , lui dit Confucius , que vous alliez me parler de bien d'autres hommes. Que sont , je vous prie , Tfu-Lu & Gen-Kien en comparaison des grands ministres ? Un grand ministre est celui qui sert le roi conformément aux loix de l'équité , & qui renonce au ministère aussitôt qu'il ne peut plus servir le roi selon les loix de l'équité. Tfu-Lu & Gen-Kien peuvent tout au plus être placés dans la classe des préfets ordinaires.

25. Ils sont donc du nombre de ceux qui sont toujours de l'avis de

leurs maîtres ? reprit Ki-Tsu-Yen.

Je suis sûr, répondit Confucius, qu'ils ne feront jamais de l'avis de leurs maîtres, s'ils machinent quelque chose contre leurs parents & contre le roi.

26. Tsu-Lu ou Cham-Yu, qui avoit l'intendance de la maison de ce ministre, voulut établir Tsu-Chao son condisciple préfet d'une ville. Confucius blâma son dessein : Vous perdez cet homme, lui dit-il ; il est à peine imbu des premières notions de la sagesse, & vous voulez aussitôt le constituer préfet. Tsu-Lu dit pour se justifier : Il y a dans cette préfecture beaucoup de peuple à gouverner & un culte à rendre aux esprits des grains & de la terre ; faut-il pour cela être savant, & ap-

prendre peu à peu les livres ?

Alors Confucius se tournant vers ses disciples , dit : Ce discoureur ne dit que des absurdités , & c'est pour cela que son babil m'est insupportable.

27. Tfu-Lu , Tsem-Tien , Gen-Kien & Kum-Si-Hoa étoient aux côtés de Confucius , qui , pour connoître leur caractère , leur dit : Je vois avec peine que vous me regardez avec un sentiment de timidité comme votre maître & comme votre ancien , & que vous n'osez parler. Cessez , je vous prie , un moment de m'envisager sous ce point de vue ; je sais que vous dites en vous-mêmes : Je suis certainement capable de remplir une charge ; mais il n'y a personne qui me con-

noïsse & qui me présente. Supposons un moment que l'on vous connoisse & que l'on vous mette en charge, que pensez-vous que vous feriez ?

28. Tfu - Lu répondit sur-le-champ : Supposons un royaume de cent stades quarrées, qui pût mettre sur pied mille chariots de guerre, qui soit environné de grands royaumes qui ont sur pied de grandes armées, & dont les colons, dispersés çà & là par la guerre, ne cultivent point les campagnes, & qui soit sujet à de grandes famines; que l'on me donne ce royaume à gouverner, & je crois que dans trois ans je ferai en sorte qu'il ait des forces suffisantes pour repousser ses ennemis, & que l'on y suivra les loix de l'équité.

Confucius sourit de l'empressement de Tfu-Lu à répondre, & dit : Et vous, Gen-Kien ?

29. Pour moi, dit-il modestement, je n'ose dire que je sois capable de gouverner un grand royaume ; mais si l'on me confioit le soin d'un petit royaume de soixante ou soixante & dix stades, je pourrois parvenir à procurer au peuple une subsistance suffisante ; mais à l'égard de la discipline, des rites & de la musique, je m'en reposerois sur les soins d'un homme doué d'une science & d'une vertu parfaite.

30. Il adressa ensuite la parole à Kum-Si-Hoa, & lui demanda ce qu'il pensoit, & qui répondit : Je n'ose dire que je sache les rites & la musique, ainsi je desire de m'en

instruire encore ; cependant si l'on m'en jugeoit digne , je desirerois une petite charge de maître des cérémonies dans les honneurs que les empereurs rendent à leurs parents , ou lorsqu'on tient l'assemblée générale des rois dans le palais impérial.

31. Et vous , Tsem-Tien ?

Je ne desire rien de ce qui fait l'objet des vœux de mes trois condisciples ; ainsi il est inutile que je parle.

Pourquoi donc ? reprit Confucius ; chacun dit ce qu'il pense , déclare ce qu'il aime , & rien de plus.

Alors Tsem-Tien dit : Pour moi , voici ce que j'aime : A la fin du printemps , lorsque l'air commence à

s'échauffer , j'aime à me promener au midi de notre capitale avec cinq ou six amis qui ont reçu le chapeau , à me baigner dans les eaux limpides de la fontaine *Y* , à recevoir ensuite la fraîcheur du vent à l'ombre du bocage nommé *Vu-Yn* , à y chanter un concert , & avec la lyre les belles strophes , & à revenir chez moi après cette délicieuse promenade & cette innocente récréation. Voilà toutes mes délices & l'objet de tous mes vœux.

Hélas ! mon cher Tsem-Tien , dit Confucius comme en soupirant , je pense comme vous , & je fais les mêmes vœux.

32. Tsem - Tien , voyant que Confucius avoit souri lorsque Tfu-Lu avoit parlé , qu'il n'avoit rien

dit sur les réponses des deux autres , & qu'il avoit parlé sur la sienne , lui demanda ce que vouloit dire cette différenc dans la maniere d'écouter & de recevoir les réponses de ses disciples ; pourquoi , par exemple , il avoit souri lorsque Tfu-Lu avoit parlé.

Confucius lui dit : Avant de desirer de gouverner un royaume, il est nécessaire d'observer les loix de la modestie & de l'humilité, aussi bien que l'honnêteté des rites ; je n'ai pas eu plutôt proposé ma question, que Tfu-Lu, sans aucun égard aux regles de la modestie & de l'humilité, s'est empressé d'exalter avec orgueil & avec ostentation son habileté. Voilà pourquoi j'ai souri.

33. Mais, continua Tsem-Tien

Gen-Kieu a dit qu'il pouvoit procurer ce qui est nécessaire pour la subsistance d'un royaume de soixante stades ; est-ce que l'on peut donner le nom de royaume à une étendue de soixante stades ?

Ce n'est point l'étendue qui fait le royaume , répondit Confucius , ce sont les droits , l'autorité , le gouvernement. Une étendue de cinquante stades est un royaume comme une étendue de quatre cents s'il a la même autorité , les mêmes droits , le même gouvernement.

34. Enfin , dit Tsem - Tien , mon condisciple Kum-Si-Hoa a dit qu'il pouvoit être un petit maître des cérémonies ; permettez-moi de vous demander encore si l'on peut dire que celui qui fait les fonctions

d'un petit maître des cérémonies gouverne le royaume.

Il a dit, répondit Confucius, qu'il pouvoit être maître des cérémonies dans la cour de l'empereur pour les honneurs que l'on rend aux ancêtres, & dans l'assemblée générale des rois & des préfets de l'empire. Si ce n'est pas la fonction d'un roi, dites-moi, je vous prie, en quoi elle consiste. En effet, si mon disciple Kum-Si-Hoa ne peut être qu'un petit maître des cérémonies, qui pourra faire les fonctions de grand maître ?